



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LAUPASSANT'S

Huit Contes Choisis

EducT
1653
860.452

WHITE



D. C. HEATH & CO.

NEW YORK BOSTON CHICAGO LONDON

J.A. Child

T. 2467 1653.860.452

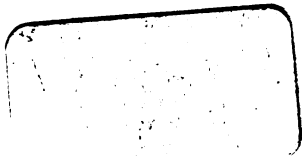
**HARVARD COLLEGE
LIBRARY**



**FROM THE LIBRARY OF
JOHN ALLAN CHILD
Class of 1900**

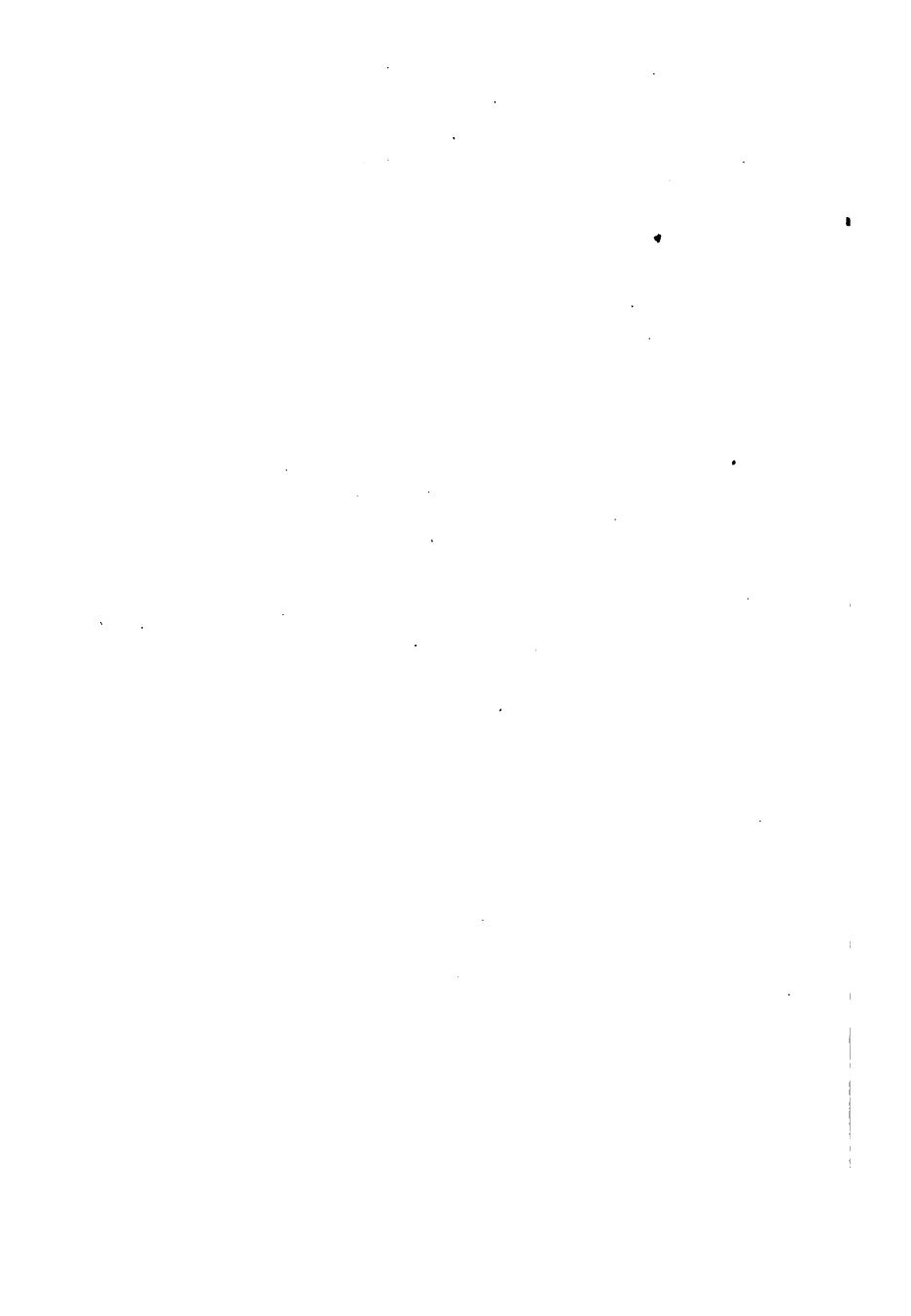


**The Gift of his Sister
MRS. HAROLD RICE
of Arlington, Massachusetts**





3 2044 102 774 486





GUY DE MAUPASSANT.

Heath's Modern Language Series

HUIT CONTES CHOISIS

PAR

GUY DE MAUPASSANT

SELECTED AND EDITED WITH NOTES

BY

ELIZABETH M. WHITE

TEACHER OF FRENCH, ENGLISH HIGH SCHOOL, WORCESTER, MASS.



BOSTON, U.S.A.

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS

1902

• Folio 1653, 300, 452
✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
JOHN ALAN CHILD
AUGUST 14, 1930

COPYRIGHT, 1900,
BY D. C. HEATH & Co.

INTRODUCTION

HENRI-RENÉ-ALBERT-GUY DE MAUPASSANT (1850-1893), more than any of his contemporaries, is the real exponent of his time. In his ideas and feelings he belongs to his own age, in the form and style of his writings he ranks among the classic writers of France.

Maupassant was the descendant of a long line of Norman knights and remained Norman by environment, temperament and sympathy. After graduating from the Lycée de Rouen, he went to Paris and there came under the influence of his uncle Flaubert, with whom he worked seven years. These years gave him a command of expression which is unrivalled. Up to the year 1880, when he was in full possession of his talents, he had published nothing. His writings consist of a volume of verse, a few plays, a few books of travel, some novels, and a number of short stories. It is in these latter that Maupassant is incomparable. He was not a philosopher, he had no theories nor ideas to illustrate, but he had a marvellous insight into the secret workings of the human heart. He wrote neither to attack nor to defend his characters, but without hatred and without love, without anger and without pity, he described life as he saw it, in a style so clear and simple, in a form so

pure and artistic, that by general consent he ranks first among the nineteenth century writers of short stories.

By following his life step by step, the places where he lived, the persons with whom he came in contact, we could obtain a catalogue of his tales. Normandy, his native province, furnished him the Norman peasant whose traits he knew so well (*La Ficelle*), the parish priest (*Le Baptême*); his ten years as secretary in the civil service of the Ministry of Marine, his clerks in ministerial bureaus (*La Parure*); his memories of war, his tales of the invasion (*Deux Amis*); his travels, his tales of the vicissitudes of travel (*En Voyage*). Most of the individuals whom he describes lived and took part in the adventures which he relates so vividly. Even in his tales of supernatural apparitions, he relates visions which he himself had seen when his mind was filled with premonitions of that approaching madness, induced by dissipation, which ended his career.

In Maupassant's short stories, no word is wasted, no incident unnecessary; they have interest, color, the bustle of life, the charm of movement, but leave an impression of sadness. The success of his writings in the twelve years which formed his literary career brought him an income which enabled him to live in luxury, though it could not save him from suffering and misfortune. He died in a private asylum, eighteen months after the loss of his mind.

In addition to the five tales mentioned above, this collection includes: *Le Bonheur*, a simple story of true love; *Mon Oncle Jules*, which relates the discovery, in a most pitiable condition, of a long-lost uncle

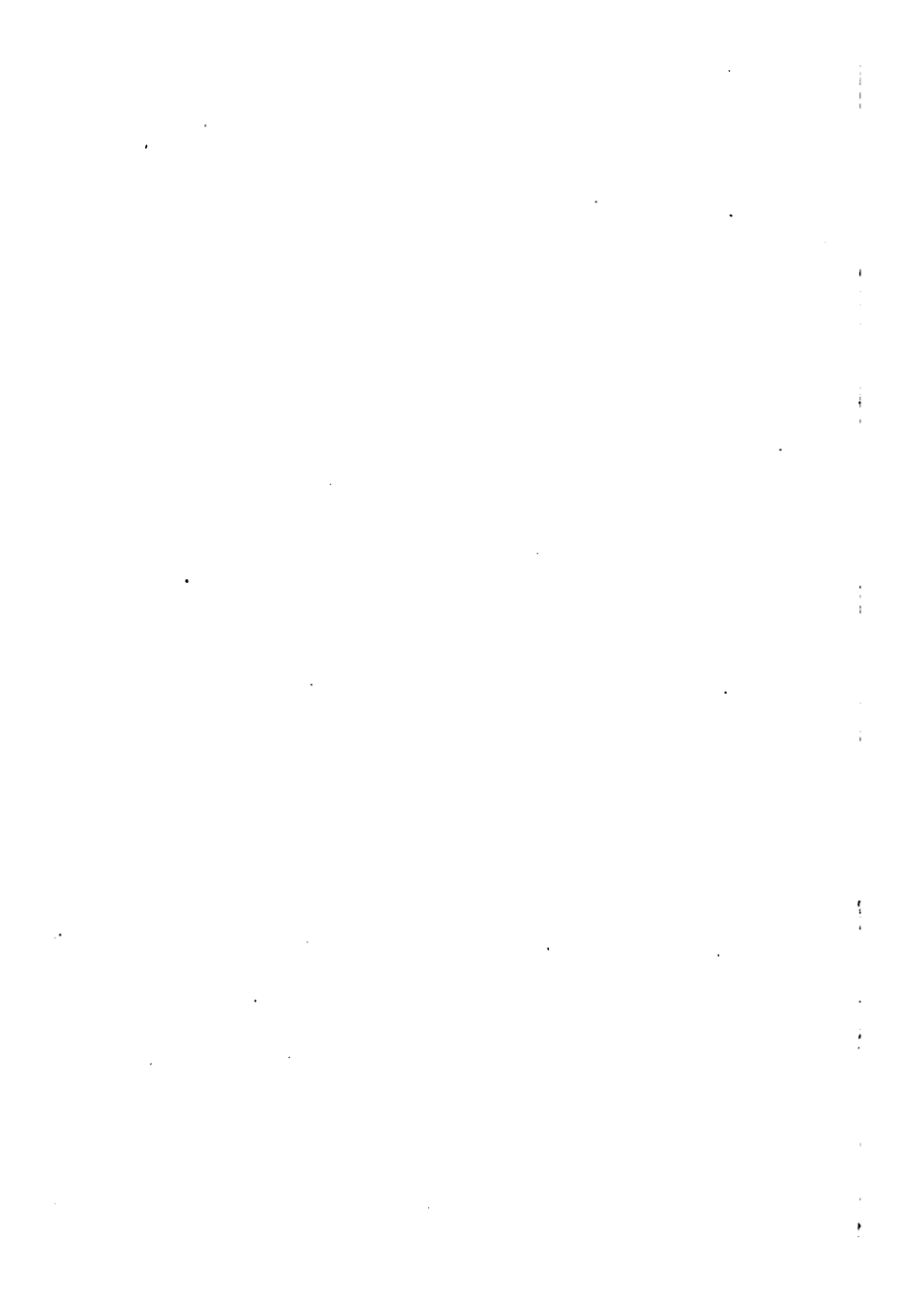
through whom the family had hoped to gain wealth and position; and *Mademoiselle Perle*, one of Maupassant's most pleasing stories in which the common tragedy of suppressed affection is touched with singular tenderness. As Maupassant's style is clear and simple, and the collection not intended for elementary classes, few notes were deemed necessary.

Among the studies of his life and works are:—

- (1) *Guy de Maupassant*. Essay by Jules Lemaitre in *Les Contemporains*. Première Série.
- (2) *Les Nouvelles de M. de Maupassant*. Essay by Ferdinand Brunetière in *Revue des Deux Mondes*, 1888, vol. 5.
- (3) *L'Œuvre de Guy de Maupassant*. Essay by M. René Doumic, in *Revue des Deux Mondes*, 1893, vol. 6.
- (4) *Guy de Maupassant*. Essay by M. Emile Faguet in *Revue bleue*, July 15, 1893.

The thanks of the editor are due to Mr. V. E. François, of the University of Michigan, for reading the first proof and making valuable suggestions.

E. M. W.



HUIT CONTES CHOISIS

LA PARURE

✓ C'ÉTAIT une de ces jolies et charmantes filles, nées, comme par une erreur du destin, dans une famille d'employés. Elle n'avait pas de dot, pas d'espérances, aucun moyen d'être connue, comprise, aimée, épousée par un homme riche et distingué; et elle se laissa marier avec un petit commis du ministère de l'instruction publique. 5

Elle fut simple, ne pouvant être parée, mais malheureuse comme une déclassée;¹ car les femmes n'ont point de caste ni de race, leur beauté, leur grâce et leur charme leur servant de² naissance et de famille. Leur finesse native, leur instinct d'élégance, leur souplesse d'esprit, sont leur seule hiérarchie, et font des filles du peuple les égales des plus grandes dames. 10

Elle souffrait sans cesse, se sentant née pour toutes les délicatesses et tous les luxes. Elle souffrait de la pauvreté de son logement, de la misère des murs, de l'usure des sièges, de la laideur des étoffes. Toutes ces choses, dont une autre femme de sa caste ne se serait même pas aperçue, la torturaient et l'indignaient. 20
La vue de la petite Bretonne qui faisait son humble ménage éveillait en elle des regrets désolés et des

rêves éperdus. Elle songeait aux antichambres muettes, capitonnées¹ avec des tentures orientales, éclairées par de hautes torchères de bronze, et aux deux grands valets en culotte courte qui dorment dans les
5 larges fauteuils, assoupiés par la chaleur lourde du calorifère. Elle songeait aux grands salons vêtus de soie ancienne, aux meubles fins portant des bibelots inestimables, et aux petits salons coquets, parfumés, faits pour la causerie de cinq heures avec les amis les
10 plus intimes, les hommes connus et recherchés dont toutes les femmes envient et désirent l'attention.

Quand elle s'asseyait, pour dîner, devant la table ronde couverte d'une nappe de trois jours,² en face de son mari qui découvrait la soupière en déclarant
15 d'un air enchanté : « Ah ! le bon pot-au-feu ! je ne sais rien de meilleur que cela . . . » elle songeait aux diners fins, aux argenteries reluisantes, aux tapisseries peuplant les murailles de personnages anciens et d'oiseaux étranges au milieu d'une forêt de féerie ; elle songeait
20 aux plats exquis servis en des vaisselles merveilleuses, aux galanteries chuchotées et écoutées avec un sourire de sphinx, tout en mangeant la chair rose d'une truite ou des ailes de gelinotte.

✓ Elle n'avait pas de toilettes, pas de bijoux, rien. Et
25 elle n'aimait que cela ; elle se sentait faite pour cela. Elle eût tant désiré plaire, être enviée, être séduisante et recherchée.

Elle avait une amie riche, une camarade de couvent qu'elle ne voulait plus aller voir, tant elle souffrait en revenant. Et elle pleurait pendant des jours
30 entiers, de chagrin, de regret, de désespoir et de détresse.

Or, un soir, son mari rentra, l'air glorieux, et tenant à la main une large enveloppe.

— Tiens, dit-il, voici quelque chose pour toi.

Elle déchira vivement le papier et en tira une carte imprimée qui portait ces mots :

« Le ministre de l'instruction publique et M^{me} Georges Ramponneau prient M. et M^{me} Loisel de leur faire l'honneur de venir passer la soirée à l'hôtel du ministère, le lundi 18 janvier. »

Au lieu d'être ravie, comme l'espérait son mari, elle jeta avec dépit l'invitation sur la table, murmurant :

— Que veux-tu que je fasse de cela ?

— Mais, ma chérie, je pensais que tu serais contente. Tu ne sors jamais, et c'est une occasion, cela, une belle ! J'ai eu une peine infinie à l'obtenir. Tout le monde en veut ; c'est très recherché et on n'en donne pas beaucoup aux employés. Tu verras là tout le monde officiel.

Elle le regardait d'un œil irrité, et elle déclara avec impatience :

— Que veux-tu que je me mette sur le dos pour aller là ?

Il n'y avait pas songé ; il balbutia :

— Mais la robe avec laquelle tu vas au théâtre. Elle me semble très bien, à moi . . .

Il se tut, stupéfait, éperdu, en voyant que sa femme pleurait. Deux grosses larmes descendaient lentement des coins des yeux vers les coins de la bouche ; il bégaya :

— Qu'as-tu ? qu'as-tu ?

Mais, par un effort violent, elle avait dompté sa

peine et elle répondit d'une voix calme en essuyant ses joues humides :

— Rien. Seulement je n'ai pas de toilette et par conséquent je ne peux aller à cette fête. Donne ta
5 carte à quelque collègue dont la femme sera mieux nippée que moi.

Il était désolé. Il reprit :

— Voyons, Mathilde. Combien cela coûterait-il, une toilette convenable, qui pourrait te servir encore
10 en d'autres occasions, quelque chose de très simple ?

Elle réfléchit quelques secondes, établissant ses comptes et songeant aussi à la somme qu'elle pouvait demander sans s'attirer un refus immédiat et une exclamation effarée du commis économe.

15 Enfin, elle répondit en hésitant :

— Je ne sais pas au juste, mais il me semble qu'avec quatre cents francs je pourrais arriver.

Il avait un peu pâli, car il réservait juste cette somme pour acheter un fusil et s'offrir des parties de
20 chasse, l'été suivant, dans la plaine de Nanterre,¹ avec quelques amis qui allaient tirer des alouettes, par là, le dimanche.

Il dit cependant :

— Soit. Je te donne quatre cents francs. Mais
25 tâche d'avoir une belle robe.

Le jour de la fête approchait, et M^{me} Loisel semblait triste, inquiète, anxieuse. Sa toilette était prête cependant. Son mari lui dit un soir :

— Qu'as-tu ? Voyons, tu es toute drôle depuis trois
30 jours.

Et elle répondit :

— Cela m'ennuie de n'avoir pas un bijou, pas une pierre, rien à mettre sur moi. J'aurai l'air misère comme tout.¹ J'aimerais presque mieux ne pas aller à cette soirée.

Il reprit :

— Tu mettras des fleurs naturelles. C'est très chic en cette saison-ci. Pour dix francs tu auras deux ou trois roses magnifiques.

Elle n'était point convaincue.

— Non . . . il n'y a rien de plus humiliant que d'avoir l'air pauvre au milieu de femmes riches.

Mais son mari s'écria :

— Que tu es bête ! Va trouver ton amie M^{me} Forestier et demande-lui de te prêter des bijoux. Tu es bien assez liée avec elle pour faire cela.

Elle poussa un cri de joie :

— C'est vrai. Je n'y avais point pensé.

Le lendemain, elle se rendit chez son amie et lui conta sa détresse.

M^{me} Forestier alla vers son armoire à glace, prit un large coffret, l'apporta, l'ouvrit, et dit à M^{me} Loisel :

— Choisis, ma chère.

Elle vit d'abord des bracelets, puis un collier de perles, puis une croix vénitienne, or et pierreries, d'un admirable travail. Elle essayait les parures devant la glace, hésitait, ne pouvait se décider à les quitter, à les rendre. Elle demandait toujours :

— Tu n'as plus rien autre ?

— Mais si.² Cherche. Je ne sais pas ce qui peut te plaire.

Tout à coup elle découvrit, dans une boîte de satin

noir, une superbe rivière de diamants; et son cœur se mit à battre d'un désir immodéré. Ses mains tremblaient en la prenant. Elle l'attacha autour de sa gorge, sur sa robe montante,¹ et demeura en extase
5 devant elle-même.

Puis, elle demanda, hésitante, pleine d'angoisse:

— Peux-tu me prêter cela, rien que cela?

— Mais, oui, certainement.

Elle sauta au cou de son amie, l'embrassa avec em-
10 portement, puis s'enfuit avec son trésor.

Le jour de la fête arriva. M^{me} Loisel eut un succès. Elle était plus jolie que toutes, élégante, gracieuse, souriante et ~~folle~~ de joie. Tous les hommes la regardaient, demandaient son nom, cherchaient à être
15 présentés. Tous les attachés du cabinet voulaient valser avec elle. Le ministre la remarqua.

Elle dansait avec ivresse, avec emportement, grisée par le plaisir, ne pensant plus à rien, dans le triomphe de sa beauté, dans la gloire de son succès, dans une
20 sorte de nuage de bonheur fait de tous ces hommages, de toutes ces admirations, de tous ces désirs éveillés, de cette victoire si complète et si douce au cœur des femmes.

Elle partit vers quatre heures du matin. Son mari,
25 depuis minuit, dormait dans un petit salon désert avec trois autres messieurs dont les femmes s'amusaient beaucoup.

Il lui jeta sur les épaules les vêtements qu'il avait apportés pour la sortie, modestes vêtements de la vie
30 ordinaire, dont la pauvreté jurait avec² l'élégance de la toilette de bal. Elle le sentit et voulut s'enfuir, pour

ne pas être remarquée par les autres femmes qui s'enveloppaient de riches fourrures.

Loisel la retenait :

— Attends donc. Tu vas attraper froid dehors. Je vais appeler un fiacre. 5

Mais elle ne l'écoutait point et descendait rapidement l'escalier. Lorsqu'ils furent dans la rue, ils ne trouvèrent pas de voiture ; et ils se mirent à chercher, criant après les cochers qu'ils voyaient passer de loin.

Ils descendaient vers la Seine, désespérés, grelot- 10
tants. Enfin ils trouvèrent sur le quai un de ces vieux coupés noctambules qu'on ne voit dans Paris que la nuit venue, comme s'ils eussent été¹ honteux de leur misère pendant le jour.

Il les ramena jusqu'à leur porte, rue des Martyrs, 15
et ils remontèrent tristement chez eux. C'était fini, pour elle. Et il songeait, lui, qu'il lui faudrait être au Ministère à dix heures.

Elle ôta les vêtements dont elle s'était enveloppée les épaules, devant la glace, afin de se voir encore une 20
fois dans sa gloire. Mais soudain elle poussa un cri. Elle n'avait plus sa rivière autour du cou !

Son mari, à moitié dévêtu déjà, demanda :

— Qu'est-ce que tu as ?

Elle se tourna vers lui, affolée : 25

— J'ai . . . j'ai . . . je n'ai plus la rivière de madame Forestier.

Il se dressa, éperdu :

— Quoi ! . . . comment ! . . . Ce n'est pas possible !

Et ils cherchèrent dans les plis de la robe, dans les 30
plis du manteau, dans les poches, partout. Ils ne la trouvèrent point.

Il demandait :

— Tu es sûre que tu l'avais encore en quittant le bal ?

— Oui, je l'ai touchée dans le vestibule du Ministère.

— Mais, si tu l'avais perdue dans la rue, nous l'aurions entendu tomber. Elle doit être dans le fiacre.

— Oui. C'est probable. As-tu pris le numéro ?

10 — Non. Et toi, tu ne l'as pas regardé ?

— Non.

Ils se contemplaient atterrés. Enfin Loisel se rhabilla.

— Je vais, dit-il, refaire tout le trajet que nous avons
15 fait à pied, pour voir si je ne la retrouverai pas.

Et il sortit. Elle demeura en toilette de soirée, sans force pour se coucher, abattue sur une chaise, sans feu, sans pensée.

Son mari rentra vers sept heures. Il n'avait rien
20 trouvé.

Il se rendit à la Préfecture de police, aux journaux, pour faire promettre une récompense, aux compagnies de petites voitures; partout enfin où un soupçon d'espoir le poussait.

25 Elle attendit tout le jour, dans le même état d'effarement devant cet affreux désastre.

Loisel revint le soir, avec la figure creusée, pâlie; il n'avait rien découvert.

— Il faut, dit-il, écrire à ton amie que tu as brisé
30 la fermeture de sa rivière et que tu la fais réparer. Cela nous donnera le temps de nous retourner.

Elle écrivit sous sa dictée. ✕

Au bout d'une semaine, ils avaient perdu toute espérance.

Et Loisel, vieilli de cinq ans, déclara :

— Il faut aviser à remplacer ce bijou.

Ils prirent, le lendemain, la boîte qui l'avait renfermé, et se rendirent chez le joaillier, dont le nom se trouvait dedans. Il consulta ses livres :

— Ce n'est pas moi, madame, qui ai vendu cette rivière; j'ai dû seulement fournir l'écrin.

Alors ils allèrent de bijoutier en bijoutier, cherchant une parure pareille à l'autre, consultant leurs souvenirs, malades tous deux de chagrin et d'angoisse.

Ils trouvèrent, dans une boutique du Palais-Royal, un chapelet de diamants qui leur parut entièrement semblable à celui qu'ils cherchaient. Il valait quarante mille francs. On le leur laisserait à trente-six mille.

Ils prièrent donc le joaillier de ne pas le vendre avant trois jours. Et ils firent condition qu'on le reprendrait, pour trente-quatre mille francs, si le premier était retrouvé avant la fin de février.

Loisel possédait dix-huit mille francs que lui avait laissés son père. Il emprunterait le reste.

Il emprunta, demandant mille francs à l'un, cinq cents à l'autre, cinq louis par-ci, trois louis par-là. Il fit des billets, prit des engagements ruineux, eut affaire aux usuriers, à toutes les races de prêteurs. Il compromit toute la fin de son existence, risqua sa signature sans savoir même s'il pourrait y faire honneur, et, épouvanté par les angoisses de l'avenir, par la noire misère qui allait s'abattre sur lui, par la perspective de toutes les privations physiques et de toutes les tortures morales, il alla chercher la rivière nouvelle,

en déposant sur le comptoir du marchand trente-six mille francs.

Quand M^{me} Loisel reporta la parure à M^{me} Forestier, celle-ci lui dit, d'un air froissé :

5 — Tu aurais dû me la rendre plus tôt, car je pouvais en avoir besoin.

Elle n'ouvrit pas l'écrin, ce que redoutait son amie. Si elle s'était aperçue de la substitution, qu'aurait-elle pensé? qu'aurait-elle dit? Ne l'aurait-elle pas prise
10 pour une voleuse?

M^{me} Loisel connut la vie horrible des nécessiteux. Elle prit son parti, d'ailleurs, tout d'un coup, héroïquement. Il fallait payer cette dette effroyable. Elle payerait. On renvoya la bonne; on changea de loge-
15 ment; on loua sous les toits une mansarde.

Elle connut les gros travaux du ménage, les odieuses besognes de la cuisine. Elle lava la vaisselle, usant ses ongles roses sur les poteries grasses et le fond des casseroles. Elle savonna le linge sale, les chemises et
20 les torchons, qu'elle faisait sécher sur une corde; elle descendit à la rue, chaque matin, les ordures, et monta l'eau, s'arrêtant à chaque étage pour souffler. Et, vêtue comme une femme du peuple, elle alla chez le fruitier, chez l'épicier, chez le boucher, le panier au
25 bras, marchandant, injuriée, défendant sou à sou son misérable argent.

Il fallait chaque mois payer des billets, en renouveler d'autres, obtenir du temps.

Le mari travaillait le soir à mettre au net¹ les
30 comptes d'un commerçant, et la nuit, souvent, il faisait de la copie à cinq sous la page.

Et cette vie dura dix ans.

Au bout de dix ans, ils avaient tout restitué, tout; avec le taux de l'usure, et l'accumulation des intérêts superposés.

M^{me} Loisel semblait vieille, maintenant. Elle était 5 devenue la femme forte, et dure, et rude, des ménages pauvres. Mal peignée, avec les jupes de travers et les mains rouges, elle parlait haut, lavait à grande eau¹ les planchers. Mais parfois, lorsque son mari était au bureau, elle s'asseyait auprès de la fenêtre, et elle 10 songeait à cette soirée d'autrefois, à ce bal, où elle avait été si belle et si fêtée.

Que serait-il arrivé si elle n'avait point perdu cette parure? Qui sait? qui sait? Comme la vie est singulière, changeante! Comme il faut peu de chose pour 15 vous perdre ou vous sauver!

Or, un dimanche, comme elle était allée faire un tour aux Champs-Élysées² pour se délasser des besoins de la semaine, elle aperçut tout à coup une femme qui promenait un enfant. C'était M^{me} Forestier, 20 toujours jeune, toujours belle, toujours séduisante.

M^{me} Loisel se sentit émue. Allait-elle lui parler? Oui, certes. Et maintenant qu'elle avait payé, elle lui dirait tout. Pourquoi pas?

Elle s'approcha.

25

— Bonjour, Jeanne.

L'autre ne la reconnaissait point, s'étonnant d'être appelée ainsi familièrement par cette bourgeoise. Elle balbutia :

— Mais... madame!... Je ne sais... Vous devez 30 vous tromper.

— Non. Je suis Mathilde Loisel.

Son amie poussa un cri :

— Oh!... ma pauvre Mathilde, comme tu es changée!...

5 — Oui, j'ai eu des jours bien durs, depuis que je ne t'ai vue; et bien des misères... et cela à cause de toi!...

— De moi... Comment ça?

— Tu te rappelles bien cette rivière de diamants que
10 tu m'as prêtée pour aller à la fête du Ministère.

— Oui. Eh bien?

— Eh bien, je l'ai perdue.

— Comment! puisque tu me l'as rapportée.

— Je t'en ai rapporté une autre toute pareille. Et
15 voilà dix ans que nous la payons.¹ Tu comprends que ça n'était pas aisé pour nous, qui n'avions rien... Enfin c'est fini, et je suis rudement² contente.

M^{me} Forestier s'était arrêtée.

— Tu dis que tu as acheté une rivière de diamants
20 pour remplacer la mienne?

— Oui. Tu ne t'en étais pas aperçue, hein? Elles étaient bien pareilles.

Et elle souriait d'une joie orgueilleuse et naïve.

M^{me} Forestier, fort émue, lui prit les deux mains.

25 — Oh! ma pauvre Mathilde! Mais la mienne était fausse. Elle valait au plus cinq cents francs!...

LE BONHEUR

C'ÉTAIT l'heure du thé, avant l'entrée des lampes. La villa dominait la mer ; le soleil disparu avait laissé le ciel tout rose de son passage, frotté de poudre d'or ; et la Méditerranée, sans une ride, sans un frisson, lisse, luisante encore sous le jour mourant, semblait une 5 plaque de métal polie et démesurée.

Au loin, sur la droite, les montagnes dentelées dessinaient leur profil noir sur la pourpre pâlie du couchant.

On parlait de l'amour, on discutait ce vieux sujet, 10 on redisait des choses qu'on avait dites, déjà, bien souvent. La mélancolie douce du crépuscule alentissait¹ les paroles, faisait flotter un attendrissement dans les âmes, et ce mot : « amour, » qui revenait sans cesse, tantôt prononcé par une forte voix d'homme, tantôt 15 dit par une voix de femme au timbre léger, paraissait emplir le petit salon, y voltiger comme un oiseau, y planer comme un esprit.

Peut-on aimer plusieurs années de suite ?

— Oui, prétendaient les uns.

20

— Non, affirmaient les autres.

On distinguait les cas, on établissait des démarcations, on citait des exemples ; et tous, hommes et femmes, pleins de souvenirs surgissants et troublants, qu'ils ne pouvaient citer et qui leur montaient aux 25 lèvres, semblaient émus, parlaient de cette chose ba-

nale et souveraine, l'accord tendre et mystérieux de deux êtres, avec une émotion profonde et un intérêt ardent.

Mais tout à coup quelqu'un, ayant les yeux fixés au
5 loin, s'écria :

— Oh ! voyez, là-bas, qu'est-ce que c'est ?

Sur la mer, au fond de l'horizon, surgissait une masse grise, énorme et confuse.

Les femmes s'étaient levées et regardaient sans com-
10 prendre cette chose surprenante qu'elles n'avaient jamais vue.

Quelqu'un dit :

— C'est la Corse !¹ On l'aperçoit ainsi deux ou
trois fois par an dans certaines conditions d'atmos-
15 phère exceptionnelles, quand l'air d'une limpidité parfaite ne la cache plus par ces brumes de vapeur d'eau qui voilent toujours les lointains.

On distinguait vaguement les crêtes, on crut reconnaître la neige des sommets. Et tout le monde restait
20 surpris, troublé, presque effrayé par cette brusque apparition d'un monde, par ce fantôme sorti de la mer. Peut-être eurent-ils de ces visions étranges, ceux qui partirent, comme Colomb, à travers les océans inexplorés.

25 Alors un vieux monsieur, qui n'avait pas encore parlé, prononça :

— Tenez, j'ai connu dans cette île, qui se dresse devant nous, comme pour répondre elle-même à ce que nous disions et me rappeler un singulier souvenir, j'ai
30 connu un exemple admirable d'un amour constant, d'un amour invraisemblablement heureux.

Le voici.

Je fis, voilà cinq ans, un voyage en Corse. Cette île sauvage est plus inconnue et plus loin de nous que l'Amérique, bien qu'on la voie quelquefois des côtes de France, comme aujourd'hui.

Figurez-vous un monde encore en chaos, une tem- 5
pête de montagnes que séparent des ravins étroits où
roulent des torrents ; pas une plaine, mais d'immenses
vagues de granit et de géantes ondulations de terre
couvertes de maquis¹ ou de hautes forêts de châ-
taigniers et de pins. C'est un sol vierge, inculte, dé- 10
sert, bien que parfois on aperçoive un village, pareil
à un tas de rochers au sommet d'un mont. Point de
culture, aucune industrie, aucun art. On ne rencontre
jamais un morceau de bois travaillé, un bout de pierre
sculptée, jamais le souvenir du goût enfantin ou raf- 15
finé des ancêtres pour les choses gracieuses et belles.
C'est là même ce qui frappe le plus en ce superbe et
dur pays : l'indifférence héréditaire pour cette recher-
che des formes séduisantes qu'on appelle l'art.

L'Italie, où chaque palais, plein de chefs-d'œuvre, 20
est un chef-d'œuvre lui-même, où le marbre, le bois,
le bronze, le fer, les métaux et les pierres attestent
le génie de l'homme, où les plus petits objets anciens
qui traînent dans les vieilles maisons révèlent ce divin
souci de la grâce, est pour nous tous la patrie sacrée 25
que l'on aime parce qu'elle nous montre et nous prouve
l'effort, la grandeur, la puissance et le triomphe de l'in-
telligence créatrice.

Et, en face d'elle, la Corse sauvage est restée telle
qu'en ses premiers jours. L'être y vit dans sa maison 30
grossière, indifférent à tout ce qui ne touche point son
existence même ou ses querelles de famille. Et il est

resté avec les défauts et les qualités des races incultes, violent, haineux, sanguinaire avec inconscience, mais aussi hospitalier, généreux, dévoué, naïf, ouvrant sa porte aux passants et donnant son amitié fidèle pour
5 la moindre marque de sympathie.

Donc, depuis un mois j'errais à travers cette île magnifique, avec la sensation que j'étais au bout du monde. Point d'auberges, point de cabarets, point de routes. On gagne, par des sentiers à mulets, ces ha-
10 meaux accrochés au flanc des montagnes, qui dominent des abîmes tortueux d'où l'on entend monter, le soir, le bruit continu, la voix sourde et profonde du torrent. On frappe aux portes des maisons. On demande un abri pour la nuit et de quoi vivre jusqu'au
15 lendemain. Et on s'assoit à l'humble table, et on dort sous l'humble toit ; et on serre, au matin, la main tendue de l'hôte qui vous a conduit jusqu'aux limites du village.

Or, un soir, après dix heures de marche, j'atteignis
20 une petite demeure toute seule au fond d'un étroit vallon qui allait se jeter à la mer une lieue plus loin. Les deux pentes rapides de la montagne, couvertes de maquis, de rocs éboulés et de grands arbres, enfermaient comme deux sombres murailles ce ravin lamentablement triste.
25

Autour de la chaumière, quelques vignes, un petit jardin, et plus loin, quelques grands châtaigniers, de quoi vivre enfin, une fortune pour ce pays pauvre.

La femme qui me reçut était vieille, sévère et propre,
30 par exception. L'homme, assis sur une chaise de paille, se leva pour me saluer, puis se rassit sans dire un mot. Sa compagne me dit :

— Excusez-le ; il est sourd maintenant. Il a quatre-vingt-deux ans.

Elle parlait le français de France. Je fus surpris. Je lui demandai :

— Vous n'êtes pas de Corse? 5

Elle répondit :

— Non ; nous sommes des continentaux. Mais voilà cinquante ans que nous habitons¹ ici.

Une sensation d'angoisse et de peur me saisit à la pensée de ces cinquante années écoulées dans ce trou 10 sombre, si loin des villes où vivent les hommes. Un vieux berger rentra, et l'on se mit à manger le seul plat du dîner, une soupe épaisse où avaient cuit ensemble des pommes de terre, du lard et des choux.

Lorsque le court repas fut fini, j'allai m'asseoir 15 devant la porte, le cœur serré par la mélancolie du morne paysage, étreint par cette détresse qui prend parfois les voyageurs en certains soirs tristes, en certains lieux désolés. Il semble que tout soit près de finir, l'existence et l'univers. On perçoit brusquement 20 X l'affreuse misère de la vie, l'isolement de tous, le néant de tout, et la noire solitude du cœur qui se berce et se trompe lui-même par des rêves jusqu'à la mort.

La vieille femme me rejoignit et, torturée par cette 25 curiosité qui vit toujours au fond des âmes les plus résignées :

— Alors vous venez de France? dit-elle.

— Oui, je voyage pour mon plaisir.

— Vous êtes de Paris, peut-être? 30

— Non, je suis de Nancy.²

Il me sembla qu'une émotion extraordinaire l'agi-

tait. Comment ai-je vu ou plutôt senti cela, je n'en sais rien.

Elle répéta d'une voix lente :

— Vous êtes de Nancy ?

5 L'homme parut dans la porte, impassible comme sont les sourds.

Elle reprit :

— Ça ne fait rien. Il n'entend pas.

Puis, au bout de quelques secondes :

10 — Alors vous connaissez du monde à Nancy ?

— Mais oui, presque tout le monde.

— La famille de Sainte-Allaize ?

— Oui, très bien ; c'étaient des amis de mon père.

— Comment vous appelez-vous ?

15 Je dis mon nom. Elle me regarda fixement, puis prononça, de cette voix basse qu'éveillent les souvenirs :

— Oui, oui, je me rappelle bien. Et les Brisemare, qu'est-ce qu'ils sont devenus ?

20 — Tous sont morts.

— Ah ! Et les Sirmont, vous les connaissiez ?

— Oui, le dernier est général.

Alors elle dit, frémissante d'émotion, d'angoisse, de je ne sais quel sentiment confus, puissant et sacré, 25 de je ne sais quel besoin d'avouer, de dire tout, de parler de ces choses qu'elle avait tenues jusque-là enfermées au fond de son cœur, et de ces gens dont le nom bouleversait son âme :

— Oui, Henri de Sirmont. Je le sais bien. C'est 30 mon frère.

Et je levai les yeux vers elle, effaré de surprise. Et tout d'un coup le souvenir me revint.

Cela avait fait, jadis, un gros scandale dans la noble Lorraine.¹ Une jeune fille, belle et riche, Suzanne de Sirmont, avait été enlevée par un sous-officier de hussards du régiment que commandait son père.

C'était un beau garçon, fils de paysans, mais portant bien le dolman bleu, ce soldat qui avait séduit² la fille de son colonel. Elle l'avait vu, remarqué, aimé en regardant défilér les escadrons, sans doute. Mais comment lui avait-elle parlé, comment avaient-ils pu se voir, s'entendre? comment avait-elle osé lui faire comprendre qu'elle l'aimait? Cela, on ne le sut jamais.

On n'avait rien deviné, rien pressenti. Un soir, comme le soldat venait de finir son temps, il disparut avec elle. On les chercha, on ne les retrouva pas. On n'en eut jamais des nouvelles et on la considérait comme morte.

Et je la retrouvais ainsi dans ce sinistre vallon.

Alors je repris à mon tour :

— Oui, je me rappelle bien. Vous êtes mademoiselle Suzanne.

Elle fit « oui, » de la tête. Des larmes tombaient de ses yeux. Alors, me montrant d'un regard le vieillard immobile sur le seuil de sa mesure, elle me dit :

— C'est lui.

Et je compris qu'elle l'aimait toujours, qu'elle le voyait encore avec ses yeux séduits.³

Je demandai :

— Avez-vous été heureuse au moins?

Elle répondit, avec une voix qui venait du cœur :

— Oh ! oui, très heureuse. Il m'a rendue très heureuse. Je n'ai jamais rien regretté.

Je la contemplais, triste, surpris, émerveillé par la puissance de l'amour ! Cette fille riche avait suivi cet homme, ce paysan. Elle était devenue elle-même une paysanne. Elle s'était faite à¹ sa vie sans charmes, sans luxe, sans délicatesse d'aucune sorte, elle s'était pliée à ses habitudes simples. Et elle l'aimait encore. Elle était devenue une femme de rustre, en bonnet, en jupe de toile. Elle mangeait dans un plat de terre sur une table de bois, assise sur une chaise de paille, une X 10 bouillie de choux et de pommes de terre au lard.² Elle couchait sur une paillasse à son côté.

Elle n'avait jamais pensé à rien, qu'à lui ! Elle n'avait regretté ni les parures, ni les étoffes, ni les élégances, ni la mollesse des sièges, ni la tiédeur par- 15 fumée des chambres enveloppées de tentures, ni la douceur des duvets où plongent les corps pour le repos. Elle n'avait eu jamais besoin que de lui ; pourvu qu'il fût là, elle ne désirait rien.

Elle avait abandonné la vie, toute jeune, et le monde, 20 et ceux qui l'avaient élevée, aimée. Elle était venue, seule avec lui, en ce sauvage ravin. Et il avait été tout pour elle, tout ce qu'on désire, tout ce qu'on rêve, tout ce qu'on attend sans cesse, tout ce qu'on espère sans fin. Il avait empli de bonheur son existence d'un 25 bout à l'autre.

Elle n'aurait pas pu être plus heureuse.

Et toute la nuit, en écoutant le souffle rauque du vieux soldat étendu sur son grabat, à côté de celle qui l'avait suivi si loin, je pensais à cette étrange et 30 simple aventure, à ce bonheur si complet, fait de si peu.

Et je partis au soleil levant, après avoir serré la main des deux vieux époux.

Le conteur se tut. Une femme dit :

— C'est égal, elle avait un idéal trop facile, des besoins trop primitifs et des exigences trop simples. Ce ne pouvait être qu'une sottie.

Une autre prononça d'une voix lente :

5

— Qu'importe ! elle fut heureuse.

Et là-bas, au fond de l'horizon, la Corse s'enfonçait dans la nuit, rentrait lentement dans la mer, effaçait sa grande ombre apparue comme pour raconter elle-même l'histoire des deux humbles amants qu'abritait son rivage. 10

à l'impression
ou parler

Orni

LE BAPTÊME

DEVANT la porte de la ferme, les hommes endimanchés attendaient. Le soleil de mai versait sa claire lumière sur les pommiers épanouis, ronds comme d'immenses bouquets blancs, roses et parfumés, et qui met-
5 taient sur la cour entière un toit de fleurs. Ils semaient sans cesse autour d'eux une neige de pétales menus, qui voltigeaient et tournoyaient en tombant dans l'herbe haute, où les dents-de-lion brillaient
1 comme des flammes, où les coquelicots semblaient des
10 gouttes de sang.

Une truie somnolait sur le bord du fumier, tandis qu'une troupe de petits porcs ~~tournaient autour~~, avec leur queue roulée comme une corde.

Tout à coup, là-bas, derrière les arbres des fermes,
15 la cloche de l'église tinta. Sa voix de fer jetait dans le ciel joyeux son appel faible et lointain. Des hirondelles filaient comme des flèches à travers l'espace bleu qu'enfermaient les grands hêtres immobiles. Une
odeur d'étable passait parfois, mêlée au souffle doux
20 et sucré des pommiers.

Un des hommes debout devant la porte se tourna vers la maison et cria :

— Allons, allons, Mélina, v'là que ça sonne !

Il avait peut-être trente ans. C'était un grand pay-
25 san, que les longs travaux des champs n'avaient point encore courbé ni déformé. Un vieux, son père, noueux

comme un tronc de chêne, avec des poignets bossués et des jambes torsées, déclara :

— Les femmes, c'est jamais prêt,¹ d'abord.

Les deux autres fils du vieux se mirent à rire, et l'un, se tournant vers le frère aîné, qui avait appelé 5 le premier, lui dit :

— Va les quérir, Polyte. All'² viendront point avant midi.

Et le jeune homme entra dans sa demeure.

Une bande de canards arrêtée près des paysans se 10 mit à crier en battant des ailes ; puis ils partirent vers la mare de leur pas lent et balancé.

.Alors, sur la porte demeurée ouverte, une grosse femme parut qui portait un enfant de deux mois. Les brides blanches de son haut bonnet lui pendaient sur 15 le dos, retombant sur un châle rouge, éclatant comme un incendie, et le moutard, enveloppé de linges blancs, reposait dans les bras de la garde.

Puis la mère, grande et forte, sortit à son tour, à peine âgée de dix-huit ans, fraîche et souriante, tenant 20 le bras de son homme. Et les deux grand'mères vinrent ensuite, fanées ainsi que de vieilles pommes, avec une fatigue évidente dans leurs reins forcés, tournés depuis longtemps par les patientes et rudes besognes. Une d'elles était veuve ; elle prit le bras du grand- 25 père, demeuré devant la porte, et ils partirent en tête du cortège, derrière l'enfant et la sage-femme. Et le reste de la famille se mit en route à la suite. Les plus jeunes portaient des sacs de papier pleins de dragées.

Là-bas, la petite cloche sonnait sans repos, appelant 30 de toute sa force le frêle marmot attendu. Des gamins montaient sur les fossés ; des gens apparaissaient

aux barrières; des filles de ferme restaient debout entre deux seaux pleins de lait qu'elles posaient à terre pour regarder le baptême.

Et la garde, triomphante, portait son fardeau vivant, 5 évitait les flaques d'eau dans les chemins creux, entre les talus plantés d'arbres. Et les vieux venaient avec cérémonie, marchant un peu de travers, vu l'âge et les douleurs; et les jeunes avaient envie de danser, et ils regardaient les filles qui venaient les voir passer; 10 et le père et la mère allaient gravement, plus sérieux, suivant cet enfant qui les remplacerait, plus tard, dans la vie, qui continuerait dans le pays leur nom, le nom des Dentu, bien connu par le canton.

Ils débouchèrent dans la plaine et prirent à travers 15 les champs pour éviter le long détour de la route.

On apercevait l'église maintenant, avec son clocher pointu. Une ouverture le traversait juste au-dessous du toit d'ardoises; et quelque chose remuait là-dedans, allant et venant d'un mouvement vif, passant et repas- 20 sant derrière l'étroite fenêtre. C'était la cloche qui sonnait toujours, criant au nouveau-né de venir, pour la première fois, dans la maison du bon Dieu.

Un chien s'était mis à suivre. On lui jetait des dragées, il gambadait autour des gens.

25 La porte de l'église était ouverte. Le prêtre, un grand garçon à cheveux rouges, maigre et fort, un Dentu aussi, lui, oncle du petit, encore un frère du père, attendait devant l'autel. Et il baptisa suivant les rites son neveu Prosper-César, qui se mit à pleurer 30 en goûtant le sel symbolique.¹

Quand la cérémonie fut achevée, la famille demeura sur le seuil pendant que l'abbé quittait son surpris; puis

on se remit en route. On allait vite maintenant, car on pensait au diner. Toute la marmaille du pays suivait, et, chaque fois qu'on lui jetait une poignée de bonbons, c'était une mêlée furieuse, des luttes corps à corps, des cheveux arrachés; et le chien aussi se jetait dans le tas pour ramasser les sucreries, tiré par la queue, par les oreilles, par les pattes, mais plus obstiné que les gamins. 5

La garde, un peu lasse, dit à l'abbé, qui marchait auprès d'elle: 10

— Dites donc, m'sieu le curé, si ça ne vous opposait pas¹ de m' tenir un brin vot' neveu pendant que je m' dégourdirai. J'ai quasiment une crampe dans les estomacs.

Le prêtre prit l'enfant, dont la robe blanche faisait 15 une grande tache éclatante sur la soutane noire, et il l'embrassa, gêné par ce léger fardeau, ne sachant comment le tenir, comment le poser. Tout le monde se mit à rire. Une des grand'mères demanda de loin :

— Ça ne t' fait-il point deuil,² dis, l'abbé, qu' tu n'en 20 auras jamais de comme ça?

Le prêtre ne répondit pas. Il allait à grandes enjambées, regardant fixement le moutard aux yeux bleus, dont il avait envie d'embrasser encore les joues rondes. Il n'y tint plus, et, le levant jusqu'à son 25 visage, il le baisa longuement.

Le père cria :

— Dis donc, curé, en veux-tu un?

Et on se mit à plaisanter, comme plaisaient les gens des champs. 30

Dès qu'on fut assis à table, la lourde gaieté campagnarde éclata comme une tempête. Les deux autres

filles allaient aussi se marier ; leurs fiancées étaient là, arrivées seulement pour le repas ; et les invités ne cessaient de lancer des allusions à toutes les générations futures que promettaient ces unions.

5 Ils tapaient du poing sur la table, poussaient des cris. Le père et le grand-père ne tarissaient point en propos polissons. La mère souriait ; les vieilles prenaient leur part de joie et lançaient aussi des gaillardises.

Le curé, habitué à ces débauches¹ paysannes, restait
10 tranquille, assis à côté de la garde, agaçant du doigt la petite bouche de son neveu pour le faire rire. Il semblait surpris par la vue de cet enfant, comme s'il n'en avait jamais aperçu. Il le considérait avec une attention réfléchie, avec une gravité songeuse, avec
15 une tendresse éveillée au fond de lui, une tendresse inconnue, singulière, vive et un peu triste, pour ce petit être fragile qui était le fils de son frère.

Il n'entendait rien, il ne voyait rien, il contemplait l'enfant. Il ~~avait envie de~~ le prendre encore sur ses
20 genoux, car il gardait, sur sa poitrine et dans son cœur, la sensation douce de l'avoir porté tout à l'heure, en revenant de l'église. Il restait ému devant cette larve d'homme comme devant un mystère ineffable auquel il n'avait jamais pensé, un mystère auguste et saint,
25 l'incarnation d'une âme nouvelle, le grand mystère de la vie qui commence, de l'amour qui s'éveille, de la race qui se continue, de l'humanité qui marche tous les jours.

La garde mangeait, la face rouge, les yeux luisants,
30 gênée par le petit qui l'écartait de la table.

L'abbé lui dit :

— Donnez-le-moi. Je n'ai pas faim.

Et il reprit l'enfant. Alors tout disparut autour de lui, tout s'effaça ; et il restait les yeux fixés sur cette figure rose et bouffie.

Le bruit des mangeurs devenait effrayant. L'enfant, agacé par ces clameurs, se mit à pleurer. 5

Mais la mère s'était levée ; elle prit son fils et l'emporta dans la chambre voisine. Elle revint au bout de quelques minutes en déclarant qu'il dormait tranquillement dans son berceau.

Et le repas continua. Hommes et femmes sor- 10
taient de temps en temps dans la cour, puis rentraient se mettre à table. Les viandes, les légumes, le cidre et le vin s'engouffraient dans les bouches, allumaient les yeux, faisaient délirer les esprits.

La nuit tombait quand on prit le café. Depuis long- 15
temps le prêtre avait disparu, sans qu'on s'étonnât de son absence.

La jeune mère enfin se leva pour aller voir si le petit dormait toujours. Il faisait sombre à présent. Elle pénétra dans la chambre à tâtons ; et elle avançait, 20
les bras étendus, pour ne point heurter de meuble. Mais un bruit singulier l'arrêta net ; et elle ressortit effarée, sûre d'avoir entendu remuer quelqu'un. Elle rentra dans la salle, fort pâle, tremblante, et raconta la chose. Tous les hommes se levèrent en tumulte, gris 25
et menaçants ; et le père, une lampe à la main, s'élança.

L'abbé, à genoux près du berceau, sanglotait, le front sur l'oreiller où reposait la tête de l'enfant.

LA FICELLE

SUR toutes les routes autour de Goderville,¹ les paysans et leurs femmes s'en venaient vers le bourg ; car c'était jour de marché. Les mâles allaient, à pas tranquilles, tout le corps en avant à chaque mouvement
5 de leurs longues jambes torses, déformées par les rudes travaux, par la pesée sur la charrue qui fait en même temps monter l'épaule gauche et dévier la taille, par le fauchage des blés qui fait écarter les genoux pour prendre un aplomb solide, par toutes les besognes
10 lentes et pénibles de la campagne. Leur blouse bleue, empesée, brillante, comme vernie, ornée au col et aux poignets d'un petit dessin de fil blanc, gonflée autour de leur torse osseux, semblait un ballon prêt à s'envoler, d'où sortaient une tête, deux bras et deux pieds.
15 Les uns tiraient au bout d'une corde une vache, un veau. Et leurs femmes, derrière l'animal, lui fouettaient les reins d'une branche encore garnie de feuilles, pour hâter sa marche. Elles portaient au bras de larges paniers d'où sortaient des têtes de poulets par-
20 ci, des têtes de canards par-là. Et elles marchaient d'un pas plus court et plus vif que leurs hommes, la taille sèche, droite et drapée dans un petit châle étri-qué, épinglé sur leur poitrine plate, la tête enveloppée d'un linge blanc collé sur les cheveux et surmontée
25 d'un bonnet.

Puis, un char à bancs passait, au trot saccadé d'un

^{noy} bidet, secouant étrangement deux hommes assis côte à côte et une femme dans le fond du véhicule, dont elle tenait le bord pour atténuer les durs cahots.

Sur la place de Goderville, c'était une foule, une cohue d'humains et de bêtes mélangés. Les cornes 5 des bœufs, les hauts chapeaux à longs poils des paysans riches et les coiffes des paysannes émergeaient à la surface de l'assemblée. Et les voix criardes, aiguës, glapissantes, formaient une clameur continue et sauvage que dominait parfois un grand éclat poussé 10 par la robuste poitrine d'un campagnard en gaieté, ou le long meuglement d'une vache attachée au mur d'une maison.

Tout cela sentait l'étable, le lait et le fumier, le foin et la sueur, dégageait cette saveur aigre, affreuse, hu- 15 maine et bestiale, particulière aux gens des champs.

Maitre Hauchecorne, de Bréauté, venait d'arriver à Goderville, et il se dirigeait vers la place, quand il aperçut par terre un petit bout de ficelle. Maitre Hauchecorne, économe en vrai Normand, pensa que 20 / tout était bon à ramasser qui peut servir ; et il se baissa péniblement, car il souffrait de rhumatismes. Il prit, par terre, le morceau de corde mince, et il se disposait à le rouler avec soin, quand il remarqua, sur le seuil de sa porte, maitre Malandin, le bourrelier, qui 25 le regardait. Ils avaient eu des affaires ensemble au sujet d'un licol,¹ autrefois, et ils étaient restés fâchés, étant rancuniers tous deux. Maitre Hauchecorne fut pris d'une sorte de honte d'être vu ainsi, par son ennemi, cherchant dans la crotte un bout de ficelle. Il 30 cacha brusquement sa trouvaille sous sa blouse, puis dans la poche de sa culotte ; puis il fit semblant de

chercher encore par terre quelque chose qu'il ne trouvait point, et il s'en alla vers le marché, la tête en avant, courbé en deux par ses douleurs.

Il se perdit aussitôt dans la foule criarde et lente, 5 agitée par les interminables marchandages. Les paysans tâtaient les vaches, s'en allaient, revenaient, perplexes, toujours dans la crainte d'être mis dedans,¹ n'osant jamais se décider, épiant l'œil du vendeur, cherchant sans fin à découvrir la ruse de l'homme et 10 le défaut de la bête.

Les femmes, ayant posé à leurs pieds leurs grands paniers, en avaient tiré leurs volailles qui gisaient par terre, liées par les pattes, l'œil effaré, la crête écarlate.

Elles écoutaient les propositions, maintenaient leurs 15 prix, l'air sec, le visage impassible, ou bien tout à coup, se décidant au rabais proposé, criaient au client qui s'éloignait lentement :

— C'est dit, mait' Anthime. J' vous l' donne.

Puis, peu à peu, la place se dépeupla, et l'*Angelus* 20 sonnait midi, ceux qui demeuraient trop loin se répandirent dans les auberges.

Chez Jourdain, la grande salle était pleine de mangeurs, comme la vaste cour était pleine de véhicules de toute race, charrettes, cabriolets, chars à bancs, til- 25 burys, carrioles innommables, jaunes de crotte, déformées, rapiécées, levant au ciel, comme deux bras, leurs brancards, ou bien le nez par terre et le derrière en l'air.

Tout contre les dîneurs attablés, l'immense chemi- 30 née, pleine de flamme claire, jetait une chaleur vive dans le dos de la rangée de droite. Trois broches tournaient, chargées de poulets, de pigeons et de

gigots ; et une délectable odeur de viande rôtie et de jus ruisselant sur la peau rissolée, s'envolait de l'âtre, allumait les gaietés, mouillait les bouches.

Toute l'aristocratie de la charrue mangeait là, chez maît' Jourdain, aubergiste et maquignon, un malin 5 qui avait des écus.

Les plats passaient, se vidaient comme les brocs de cidre jaune. Chacun racontait ses affaires, ses achats et ses ventes. On prenait des nouvelles des récoltes. Le temps était bon pour les verts, mais un peu mûre¹ 10 pour les blés.

Tout à coup, le tambour roula, dans la cour, devant la maison. Tout le monde aussitôt fut debout, sauf quelques indifférents, et on courut à la porte, aux fenêtres, la bouche encore pleine et la serviette à la main. 15

Après qu'il eut terminé son roulement, le crieur public lança d'une voix saccadée, scandant ses phrases à contre-temps.

— Il est fait assavoir² aux habitants de Goderville, et en général à toutes — les personnes présentes au marché, qu'il a été perdu ce matin, sur la route de Beuzeville, entre — neuf heures et dix heures, un portefeuille en cuir noir, contenant cinq cents francs et des papiers d'affaires. On est prié de le rapporter — à la mairie, incontinent, ou chez maître Fortuné Houlbrèque, de 25 Manneville. Il y aura vingt francs de récompense.

Puis l'homme s'en alla. On entendit encore une fois au loin les battements sourds de l'instrument et la voix affaiblie du crieur.

Alors on se mit à parler de cet événement, en énumérant 30 les chances qu'avait maître Houlbrèque de retrouver ou de ne pas retrouver son portefeuille.

Et le repas s'acheva.

On finissait le café, quand le brigadier de gendarmerie parut sur le seuil.

Il demanda :

5 — Maître Hauchecorne, de Bréauté, est-il ici ?

Maître Hauchecorne, assis à l'autre bout de la table, répondit :

— Me v'là.

Et le brigadier reprit :

10 — Maître Hauchecorne, voulez-vous avoir la complaisance de m'accompagner à la mairie. M. le maire voudrait vous parler.

Le paysan, surpris, inquiet, avala d'un coup son petit verre, se leva et, plus courbé encore que le matin, car
15 les premiers pas après chaque repos étaient particulièrement difficiles, il se mit en route en répétant :

— Me v'là, me v'là.

Et il suivit le brigadier.

20 Le maire l'attendait, assis dans un fauteuil. C'était le notaire de l'endroit, homme gros, grave, à phrases pompeuses.

— Maître Hauchecorne, dit-il, on vous a vu ce matin ramasser, sur la route de Beuzeville, le portefeuille
25 perdu par maître Houlbrequé, de Manneville.

Le campagnard, interdit, regardait le maire, apeuré¹ déjà par ce soupçon qui pesait sur lui, sans qu'il comprît pourquoi.

— Mé, mé, j'ai ramassé çu portefeuille?²

30 — Oui, vous-même.

— Parole d'honneur, je n'en ai seulement point eu connaissance.

— On vous a vu.

— On m'a vu, mé? Qui ça qui m'a vu?

— M. Malandin, le bourrelier.

Alors le vieux se rappela, comprit et, rougissant de colère :

— Ah! i¹ m'a vu, çu manant! I m'a vu ramasser c'te ficelle-là, tenez, m'sieu le maire.

Et, fouillant au fond de sa poche, il en retira le petit bout de corde.

Mais le maire, incrédule, remuait la tête.

— Vous ne me ferez pas accroire, maître Hauchecorne, que M. Malandin, qui est un homme digne de foi, a pris ce fil pour un portefeuille.

Le paysan, furieux, leva la main, cracha de côté pour attester son honneur, répétant :

— C'est pourtant la vérité du bon Dieu, la sainte vérité, m'sieu le maire. Là, sur mon âme et mon salut, je l' répète.

Le maire reprit :

— Après avoir ramassé l'objet, vous avez même encore cherché longtemps dans la boue, si quelque pièce de monnaie ne s'en était pas échappée.

Le bonhomme suffoquait d'indignation et de peur.

— Si² on peut dire!... si on peut dire... des men- teries comme ça pour dénaturer un honnête homme! Si on peut dire!...

Il eut beau protester, on ne le crut pas.

Il fut confronté avec M. Malandin, qui répéta et soutint son affirmation. Ils s'injurièrent une heure durant. On fouilla, sur sa demande, maître Hauchecorne. On ne trouva rien sur lui.

Enfin, le maire, fort perplexe, le renvoya, en le pré-

venant qu'il allait aviser le parquet et demander des ordres.

La nouvelle s'était répandue. A sa sortie de la mairie, le vieux fut entouré, interrogé avec une curiosité sérieuse ou goguenarde, mais où n'entraît aucune indignation. Et il se mit à raconter l'histoire de la ficelle. On ne le crut pas. On riait.

Il allait, arrêté par tous, arrêtant ses connaissances, recommençant sans fin son récit et ses protestations, montrant ses poches retournées, pour prouver qu'il n'avait rien.

On lui disait :

— Vieux malin, va !

Et il se fâchait, s'exaspérant, enfiévré, désolé de n'être pas cru, ne sachant que faire, et contant toujours son histoire.

La nuit vint. Il fallait partir. Il se mit en route avec trois voisins à qui il montra la place où il avait ramassé le bout de corde ; et tout le long du chemin il parla de son aventure.

Le soir, il fit une tournée dans le village de Bréauté, afin de la dire à tout le monde. Il ne rencontra que des incroyables.

Il en fut malade toute la nuit.

Le lendemain, vers une heure de l'après-midi, Marius Paumelle, valet de ferme de maître Breton, cultivateur à Ymauville, rendait le portefeuille et son contenu à maître Houlbrière, de Manneville.

Cet homme prétendait avoir, en effet, trouvé l'objet sur la route ; mais, ne sachant pas lire, il l'avait rapporté à la maison et donné à son patron.

La nouvelle se répandit aux environs. Maître

Hauchecorne en fut informé. Il se mit aussitôt en tournée et commença à narrer son histoire complétée du dénouement. Il triomphait.

— Ç' qui m' faisait deuil, disait-il, c'est point tant la chose, comprenez-vous; mais c'est la menterie. Y a rien qui vous nuit comme d'être en réprobation pour une menterie. 5

Tout le jour il parlait de son aventure, il la contait sur les routes aux gens qui passaient, au cabaret aux gens qui buvaient, à la sortie de l'église le dimanche suivant. Il arrêta des inconnus pour la leur dire. Maintenant, il était tranquille, et pourtant quelque chose le gênait sans qu'il sût au juste ce que c'était. On avait l'air de plaisanter en l'écoutant. On ne paraissait pas convaincu. Il lui semblait sentir des propos derrière son dos. 15

Le mardi de l'autre semaine, il se rendit au marché de Goderville uniquement poussé par le besoin de conter son cas.

Malandin, debout sur sa porte, se mit à rire en le voyant passer. Pourquoi? 20

Il aborda un fermier de Criquetot, qui ne le laissa pas achever et, lui jetant une tape dans le creux de son ventre, lui cria par la figure: «Gros malin, va!» Puis lui tourna les talons. 25

Maître Hauchecorne demeura interdit et de plus en plus inquiet. Pourquoi l'avait-on appelé «gros malin»?

Quand il fut assis à table, dans l'auberge de Jourdain, il se remit à expliquer l'affaire.

Un maquignon de Montivilliers lui cria: 30

— Allons, allons, vieille pratique, je la connais, ta ficelle! X

Hauchecorne balbutia :

— Puisqu'on l'a retrouvé, çu portafeuille !

Mais l'autre reprit :

— Tais-té, mon pé,¹ y en a un qui trouve, et y en a
 X 5 un qui r'porte. Ni vu ni connu, je t'embrouille.²

Le paysan resta suffoqué. Il comprenait enfin. On l'accusait d'avoir fait reporter le portefeuille par un compère, par un complice.

Il voulut protester. Toute la table se mit à rire.

10 Il ne put achever son dîner et s'en alla, au milieu des moqueries.

Il rentra chez lui, honteux et indigné, étranglé par la colère, par la confusion, d'autant plus atterré qu'il était capable, avec sa finauserie de Normand, de faire
 15 ce dont on l'accusait, et même de s'en vanter comme d'un bon tour. Son innocence lui apparaissait confusément comme impossible à prouver, sa malice étant connue. Et il se sentait frappé au cœur par l'injustice du soupçon.

20 Alors il recommença à conter l'aventure, en allongeant chaque jour son récit, ajoutant chaque fois des raisons nouvelles, des protestations plus énergiques, des serments plus solennels qu'il imaginait, qu'il préparait dans ses heures de solitude, l'esprit uniquement
 25 occupé de l'histoire de la ficelle. On le croyait d'autant moins que sa défense était plus compliquée et son argumentation plus subtile.

— Ça, c'est des raisons d' menteux,³ disait-on derrière son dos.

30 Il le sentait, se rongait les sangs,⁴ s'épuisait en efforts inutiles.

Il dépérissait à vue d'œil.

Les plaisants maintenant lui faisaient conter « la Ficelle » pour s'amuser, comme on fait conter sa bataille au soldat qui a fait campagne. Son esprit, atteint à fond, s'affaiblissait.

Vers la fin de décembre, il s'alita. 5

Il mourut dans les premiers jours de janvier, et, dans le délire de l'agonie, il attestait son innocence, répétant :

— Une 'tite ficelle... une 'tite ficelle... t'nez, la voilà, m'sieu le maire. 10

DEUX AMIS

PARIS était bloqué,¹ affamé et râlant: Les moineaux se faisaient bien rares sur les toits, et les égouts se dépeuplaient. On mangeait n'importe quoi.

Comme il se promenait tristement par un clair
5 matin de janvier le long du boulevard extérieur, les
mains dans les poches de sa culotte d'uniforme et le
ventre vide, M. Morissot, horloger de son état et pantouflard² par occasion, s'arrêta net devant un confrère
qu'il reconnut pour un ami. C'était M. Sauvage, une
10 connaissance du bord de l'eau.

Chaque dimanche, avant la guerre, Morissot partait
dès l'aurore, une canne en bambou d'une main, une
boîte en fer-blanc sur le dos. Il prenait le chemin de
fer d'Argenteuil,³ descendait à Colombes,⁴ puis gagnait
15 à pied l'île Marante.⁵ A peine arrivé en ce lieu de
ses rêves, il se mettait à pêcher; il pêchait jusqu'à la
nuit.

Chaque dimanche, il rencontrait là un petit homme
replet et jovial, M. Sauvage, mercier, rue Notre-Dame-
20 de-Lorette, autre pêcheur fanatique. Ils passaient sou-
vent une demi-journée côte à côte, la ligne à la main
et les pieds ballants au-dessus du courant; et ils s'é-
taient pris d'amitié l'un pour l'autre.

En certains jours, ils ne parlaient pas. Quelque-
25 fois ils causaient, mais ils s'entendaient admirable-

ment sans rien dire, ayant des goûts semblables et des sensations identiques.

Au printemps, le matin, vers dix heures, quand le soleil rajeuni faisait flotter sur le fleuve tranquille cette petite buée qui coule avec l'eau, et versait dans le dos des deux enragés pêcheurs une bonne chaleur de saison nouvelle, Morissot parfois disait à son voisin : « Hein ! quelle douceur ! » et M. Sauvage répondait : « Je ne connais rien de meilleur. » Et cela leur suffisait pour se comprendre et s'estimer.

A l'automne, vers la fin du jour, quand le ciel, ensanglanté par le soleil couchant, jetait dans l'eau des figures de nuages écarlates, empourprait le fleuve entier, enflammait l'horizon, faisait rouges comme du feu les deux amis, et dorait les arbres roussis déjà, frémissements d'un frisson d'hiver, M. Sauvage regardait en souriant Morissot et prononçait : « Quel spectacle ! » Et Morissot émerveillé répondait, sans quitter des yeux son flotteur : « Cela vaut mieux que le boulevard, hein ? »

Dès qu'ils se furent reconnus, ils se serrèrent les mains énergiquement, tout émus de se retrouver en des circonstances si différentes. M. Sauvage, poussant un soupir, murmura : « En voilà des événements ! » Morissot, très morne, gémit : « Et quel temps ! C'est aujourd'hui le premier beau jour de l'année. »

Le ciel était, en effet, tout bleu et plein de lumière.

Ils se mirent à marcher côte à côte, rêveurs et tristes. Morissot reprit : « Et la pêche ? hein ! quel bon souvenir ! »

M. Sauvage demanda : « Quand y retournerons-nous ? »

Ils entrèrent dans un petit café et burent ensemble une absinthe ; puis ils se remirent à se promener sur les trottoirs.

Morissot s'arrêta soudain : « Une seconde verte,¹
5 hein? » M. Sauvage y consentit : « A votre disposition. » Et ils pénétrèrent chez un autre marchand de vins.

Ils étaient fort étourdis en sortant, troublés comme des gens à jeun dont le ventre est plein d'alcool. Il
10 faisait doux. Une brise caressante leur chatouillait le visage.

M. Sauvage, que l'air tiède achevait de griser, s'arrêta : « Si on y allait? »

— Où ça?

15 — A la pêche, donc.

— Mais où?

— Mais à notre île. Les avant-postes français sont auprès de Colombes. Je connais le colonel Dumoulin ; on nous laissera passer facilement.»

20 Morissot frémit de désir : « C'est dit. J'en suis. » Et ils se séparèrent pour prendre leurs instruments.

Une heure après, ils marchaient côte à côte sur la grand'route. Puis ils gagnèrent la villa qu'occupait le colonel. Il sourit de leur demande et consentit à
25 leur fantaisie. Ils se remirent en marche, munis d'un laisser-passer.

Bientôt ils franchirent les avant-postes, traversèrent Colombes abandonné, et se trouvèrent au bord des petits champs de vigne qui descendent vers la Seine.
30 Il était environ onze heures.

En face, le village d'Argenteuil semblait mort. Les hauteurs d'Orgemont² et de Sannois³ dominaient tout

le pays. La grande plaine qui va jusqu'à Nanterre¹ était vide, toute vide, avec ses cerisiers nus et ses terres grises.

M. Sauvage, montrant du doigt les sommets, murmura : « Les Prussiens sont là-haut ! » Et une inquiétude paralysait les deux amis devant ce pays désert. 5

« Les Prussiens ! » Ils n'en avaient jamais aperçu, mais ils les sentaient là depuis des mois, autour de Paris, ruinant la France, pillant, massacrant, affamant, invisibles et tout-puissants. Et une sorte de terreur 10 superstitieuse s'ajoutait à la haine qu'ils avaient pour ce peuple inconnu et victorieux.

Morissot balbutia : « Hein ! si nous allions en rencontrer ? »

M. Sauvage répondit, avec cette gouaillerie² parisienne reparaissant malgré tout : 15

« Nous leur offririons une friture. »

Mais ils hésitaient à s'aventurer dans la campagne, intimidés par le silence de tout l'horizon.

A la fin, M. Sauvage se décida : « Allons, en route ! 20 mais avec précaution. » Et ils descendirent dans un champ de vigne, courbés en deux, rampant, profitant des buissons pour se couvrir, l'œil inquiet, l'oreille tendue.

Une bande de terre nue restait à traverser pour 25 gagner le bord du fleuve. Ils se mirent à courir ; et dès qu'ils eurent atteint la berge, ils se blottirent dans les roseaux secs.

Morissot colla sa joue par terre pour écouter si on ne marchait pas dans les environs. Il n'entendit rien. 30 Ils étaient bien seuls, tout seuls.

Ils se rassurèrent et se mirent à pêcher.

En face d'eux l'île Marante abandonnée les cachait à l'autre berge. La petite maison du restaurant était close, semblait délaissée depuis des années.

M. Sauvage prit le premier goujon, Morissot at-
5 trapa le second, et d'instant en instant ils levaient leurs lignes avec une petite bête argentée frétilant au bout du fil : une vraie pêche miraculeuse.

Ils introduisaient délicatement les poissons dans une poche de filet à mailles très serrées, qui trempait à
10 leurs pieds. Et une joie délicieuse les pénétrait, cette joie qui vous saisit quand on retrouve un plaisir aimé dont on est privé depuis longtemps.

Le bon soleil leur coulait sa chaleur entre les épaules ; ils n'écoutaient plus rien ; ils ne pensaient plus à rien ;
15 ils ignoraient le reste du monde ; ils pêchaient.

Mais soudain un bruit sourd qui semblait venir de sous terre fit trembler le sol. Le canon se remettait à tonner.

Morissot tourna la tête, et par-dessus la berge il
20 aperçut là-bas, sur la gauche, la grande silhouette du Mont-Valérien,¹ qui portait au front une aigrette blanche, une buée de poudre qu'il venait de cracher.

Et aussitôt un second jet de fumée partit du sommet de la forteresse ; et quelques instants après une
25 nouvelle détonation gronda.

Puis d'autres suivirent, et de moment en moment, la montagne jetait son haleine de mort, soufflait ses vapeurs laiteuses qui s'élevaient lentement dans le ciel calme, faisaient un nuage au-dessus d'elle.

30 M. Sauvage haussa les épaules : « Voilà qu'ils recommencent, » dit-il.

Morissot, qui regardait anxieusement plonger coup

sur coup la plume de son flotteur, fut pris soudain d'une colère d'homme paisible contre ces enragés qui se battaient ainsi, et il grommela : « Faut-il être stupide pour se tuer comme ça. »

M. Sauvage reprit : « C'est pis que des bêtes. » 5

Et Morissot, qui venait de saisir une ablette, déclara : « Et dire que ce sera toujours ainsi tant qu'il y aura des gouvernements. »

M. Sauvage l'arrêta : « La République n'aurait pas déclaré la guerre . . . » 10

Morissot l'interrompit : « Avec les rois on a la guerre au dehors ; avec la République on a la guerre au dedans. »

Et tranquillement ils se mirent à discuter, débrouillant les grands problèmes politiques avec une raison 15 saine d'hommes doux et bornés, tombant d'accord sur ce point, qu'on ne serait jamais libres. Et le Mont-Valérien tonnait sans repos, démolissant à coups de boulet des maisons françaises, broyant des vies, écrasant des êtres, mettant fin à bien des fêtes, à bien des joies attendues, à bien des bonheurs espérés, ouvrant 20 en des cœurs de femmes, en des cœurs de filles, en des cœurs de mères, là-bas, en d'autres pays, des souffrances qui ne finiraient plus.

« C'est la vie, » déclara M. Sauvage. 25

« Dites plutôt que c'est la mort, » reprit en riant Morissot.

Mais ils tressaillirent effarés, sentant bien qu'on venait de marcher derrière eux ; et ayant tourné les yeux, ils aperçurent, debout contre leurs épaules, 30 quatre hommes, quatre grands hommes armés et barbus, vêtus comme des domestiques en livrée et coiffés

1 de casquettes plates, les tenant en joue au bout de leurs fusils.

Les deux lignes s'échappèrent de leurs mains et se mirent à descendre la rivière.

5 En quelques secondes, ils furent saisis, attachés, emportés, jetés dans une barque et passés dans l'île.

Et derrière la maison qu'ils avaient cru abandonnée, ils aperçurent une vingtaine de soldats allemands.

Une sorte de géant velu, qui fumait, à cheval sur une
10 chaise, une grande pipe de porcelaine, leur demanda, en excellent français : « Eh bien, messieurs, avez-vous fait bonne pêche ? »

Alors un soldat déposa aux pieds de l'officier le filet plein de poissons, qu'il avait eu soin d'emporter.
15 Le Prussien sourit : « Eh ! eh ! je vois que ça n'allait pas mal. Mais il s'agit d'autre chose. Écoutez-moi et ne vous troublez pas.

« Pour moi, vous êtes deux espions envoyés pour me guetter. Je vous prends et je vous fusille. Vous
20 faisiez semblant de pêcher, afin de mieux dissimuler vos projets. Vous êtes tombés entre mes mains, tant pis pour vous ; c'est la guerre.

« Mais comme vous êtes sortis par les avant-postes, vous avez assurément un mot d'ordre pour rentrer.
25 Donnez-moi ce mot d'ordre et je vous fais grâce.»

Les deux amis, livides, côte à côte, les mains agitées d'un léger tremblement nerveux, se taisaient.

L'officier reprit : « Personne ne le saura jamais, vous rentrerez paisiblement. Le secret disparaîtra
30 avec vous. Si vous refusez, c'est la mort, et tout de suite. Choisissez.»

Ils demeuraient immobiles sans ouvrir la bouche. /

Le Prussien, toujours calme, reprit en étendant la main vers la rivière: « Songez que dans cinq minutes vous serez au fond de cette eau. Dans cinq minutes! Vous devez avoir des parents? »

Le Mont-Valérien tonnait toujours. 5

Les deux pêcheurs restaient debout et silencieux. L'Allemand donna des ordres dans sa langue. Puis il changea sa chaise de place pour ne pas se trouver trop près des prisonniers; et douze hommes vinrent se placer à vingt pas, le fusil au pied. 10

L'officier reprit: « Je vous donne une minute, pas deux secondes de plus.»

Puis il se leva brusquement, s'approcha des deux Français, prit Morissot sous le bras, l'entraîna plus loin, lui dit à voix basse: « Vite, ce mot d'ordre? 15
Votre camarade ne saura rien, j'aurai l'air de m'attendrir.»

Morissot ne répondit rien.

Le Prussien entraîna alors M. Sauvage et lui posa la même question. 20

M. Sauvage ne répondit pas.

Ils se retrouvèrent côte à côte.

Et l'officier se mit à commander. Les soldats élevèrent leurs armes.

Alors le regard de Morissot tomba par hasard sur 25
le filet plein de goujons, resté dans l'herbe, à quelques pas de lui.

Un rayon de soleil faisait briller le tas de poissons qui s'agitaient encore. Et une défaillance l'envahit. Malgré ses efforts, ses yeux s'emplirent de larmes. 30

Il balbutia: « Adieu, monsieur Sauvage.»

M. Sauvage répondit: « Adieu, monsieur Morissot.»

Ils se serrèrent la main, secoués des pieds à la tête par d'invincibles tremblements.

L'officier cria : Feu !

Les douze coups n'en firent qu'un.

- 5 M. Sauvage tomba d'un bloc sur le nez. Morissot, plus grand, oscilla, pivota et s'abattit en travers sur son camarade, le visage au ciel, tandis que des bouillons de sang s'échappaient de sa tunique crevée à la poitrine.

- 10 L'Allemand donna de nouveaux ordres.

Ses hommes se dispersèrent, puis revinrent avec des cordes et des pierres qu'ils attachèrent aux pieds des deux morts ; puis ils les portèrent sur la berge.

- 15 Le Mont-Valérien ne cessait pas de gronder, coiffé maintenant d'une montagne de fumée.

- Deux soldats prirent Morissot par la tête et par les jambes ; deux autres saisirent M. Sauvage de la même façon. Les corps, un instant balancés avec force, 20 furent lancés au loin, décrivirent une courbe, puis plongèrent, debout, dans le fleuve, les pierres entraînant les pieds d'abord.

- L'eau rejaillit, bouillonna, frissonna, puis se calma, tandis que de toutes petites vagues s'en venaient jus- 25 qu'aux rives.

Un peu de sang flottait.

L'officier, toujours serein, dit à mi-voix : « C'est le tour des poissons maintenant. »

Puis il revint vers la maison.

- 30 Et soudain il aperçut le filet aux goujons dans l'herbe. Il le ramassa, l'examina, sourit, cria : « Wilhelm ! »

Un soldat accourut, en tablier blanc. Et le Prussien, lui jetant la pêche des deux fusillés, commanda : « Fais-moi frire tout de suite ces petits animaux-là pendant qu'ils sont encore vivants. Ce sera délicieux. »

Puis il se remit à fumer sa pipe.

MADemoiselle PERLE

QUELLE singulière idée j'ai eue, vraiment, ce soir-là, de choisir pour reine M^{lle} Perle.

Je vais tous les ans faire les Rois¹ chez mon vieil ami Chantal. Mon père, dont il était le plus intime camarade, m'y conduisait quand j'étais enfant. J'ai continué, et je continuerai sans doute tant que je vivrai, et tant qu'il y aura un Chantal en ce monde.

Les Chantal, d'ailleurs, ont une existence singulière ; ils vivent à Paris comme s'ils habitaient Grasse,² Yvetot ou Pont-à-Mousson.

Ils possèdent, auprès de l'Observatoire,³ une maison dans un petit jardin. Ils sont chez eux, là, comme en province. De Paris, du vrai Paris, ils ne connaissent rien, ils ne soupçonnent rien ; ils sont si loin, si loin ! Parfois, cependant, ils y font un voyage, un long voyage. M^{me} Chantal va aux grandes provisions, comme on dit dans la famille. Voici comment on va aux grandes provisions.

M^{lle} Perle, qui a les clefs des armoires de cuisine (car les armoires au linge sont administrées par la maîtresse elle-même), M^{lle} Perle prévient que le sucre touche à sa fin, que les conserves sont épuisées, qu'il ne reste plus grand'chose au fond du sac à café.

Ainsi mise en garde contre la famine, M^{me} Chantal passe l'inspection des restes, en prenant des notes sur

un calepin. Puis, quand elle a inscrit beaucoup de chiffres, elle se livre d'abord à de longs calculs et ensuite à de longues discussions avec M^{lle} Perle. On finit cependant par se mettre d'accord et par fixer les quantités de chaque chose dont on se pourvoira pour 5
trois mois : sucre, riz, pruneaux, café, confitures, boîtes de petits pois, de haricots, de homard, poissons salés ou fumés, etc., etc.

Après quoi, on arrête le jour des achats et on s'en va, en fiacre, dans un fiacre à galerie,¹ chez un épicier 10
considérable qui habite au delà des ponts, dans les quartiers neufs.

M^{me} Chantal et M^{lle} Perle font ce voyage ensemble, mystérieusement, et reviennent à l'heure du dîner, exténuées, bien qu'émues encore, et cahotées dans le 15
coupé, dont le toit est couvert de paquets et de sacs, comme une voiture de déménagement.

Pour les Chantal, toute la partie de Paris située de l'autre côté de la Seine constitue les quartiers neufs, quartiers habités par une population singulière, bru- 20
yante, peu honorable, qui passe les jours en dissipations, les nuits en fêtes, et qui jette l'argent par les fenêtres. De temps en temps cependant, on mène les jeunes filles au théâtre, à l'Opéra-Comique ou au Français,² quand la pièce est recommandée par le jour- 25
nal que lit M. Chantal.

Les jeunes filles ont aujourd'hui dix-neuf et dix-sept ans ; ce sont deux belles filles, grandes et fraîches, très bien élevées, trop bien élevées, si bien élevées qu'elles passent inaperçues comme deux jolies poupées. 30
Jamais l'idée ne me viendrait de faire attention ou de faire la cour aux demoiselles Chantal ; c'est à peine si

on ose leur parler, tant on les sent immaculées ; on a presque peur d'être inconvenant en les saluant.

Quant au père, c'est un charmant homme, très instruit, très ouvert, très cordial, mais qui aime avant tout
5 le repos, le calme, la tranquillité, et qui a fortement contribué à momifier ainsi sa famille pour vivre à son gré, dans une stagnante immobilité. Il lit beaucoup, cause volontiers, et s'attendrit facilement. L'absence de contacts, de coudoiements et de heurts a rendu
10 très sensible et délicat son épiderme, son épiderme moral. La moindre chose l'émeut, l'agite et le fait souffrir.

Les Chantal ont des relations cependant, mais des relations restreintes, choisies avec soin dans le voisinage. Ils échangent aussi deux ou trois visites par an
15 avec des parents qui habitent au loin.

Quant à moi, je vais dîner chez eux le 15 août et le jour des Rois.¹ Cela fait partie de mes devoirs comme la communion de Pâques pour les catholiques.

20 Le 15 août, on invite quelques amis, mais aux Rois, je suis le seul convive étranger.

Donc, cette année, comme les autres années, j'ai été dîner chez les Chantal pour fêter l'Épiphanie.²

Selon la coutume, j'embrassai M. Chantal, M^{me}
25 Chantal et M^{lle} Perle, et je fis un grand salut à M^{lles} Louise et Pauline. On m'interrogea sur mille choses, sur les événements du boulevard, sur la politique, sur ce qu'on pensait dans le public des affaires du Tonkin, et sur nos représentants. M^{me} Chantal,
30 une grosse dame, dont toutes les idées me font l'effet d'être carrées à la façon des pierres de taille, avait cou-

tume d'émettre cette phrase comme conclusion à toute discussion politique : « Tout cela est de la mauvaise graine pour plus tard. » Pourquoi me suis-je toujours imaginé que les idées de M^{me} Chantal sont carrées ? Je n'en sais rien ; mais tout ce qu'elle dit prend cette forme dans mon esprit : un carré, un gros carré avec quatre angles symétriques. Il y a d'autres personnes dont les idées me semblent toujours rondes et roulantes comme des cerceaux. Dès qu'elles ont commencé une phrase sur quelque chose, ça roule, ça va, ça sort par dix, vingt, cinquante idées rondes, des grandes et des petites que je vois courir l'une derrière l'autre, jusqu'au bout de l'horizon. D'autres personnes aussi ont des idées pointues . . . Enfin, cela importe peu.

On se mit à table comme toujours, et le dîner s'acheva sans qu'on eût dit rien à retenir.

Au dessert, on apporta le gâteau des Rois.¹ Or, chaque année, M. Chantal était roi. Était-ce l'effet d'un hasard continu ou d'une convention familiale, je n'en sais rien, mais il trouvait infailliblement la fève dans sa part de pâtisserie, et il proclamait reine M^{me} Chantal. Aussi, fus-je stupéfait en sentant dans une bouchée de brioche² quelque chose de très dur qui faillit me casser une dent. J'ôtai doucement cet objet de ma bouche et j'aperçus une petite poupée de porcelaine, pas plus grosse qu'un haricot. La surprise me fit dire : « Ah ! » On me regarda, et Chantal s'écria en battant des mains : « C'est Gaston. C'est Gaston. Vive le roi ! vive le roi ! »

Tout le monde reprit en chœur : « Vive le roi ! » Et je rougis jusqu'aux oreilles, comme on rougit souvent, sans raison, dans les situations un peu sottes. Je de-

meurais les yeux baissés, tenant entre deux doigts ce grain de faïence, m'efforçant de rire et ne sachant que faire ni que dire, lorsque Chantal reprit : « Maintenant, il faut choisir une reine. »

5 Alors je fus atterré. En une seconde, mille pensées, mille suppositions me traversèrent l'esprit. Voulait-on me faire désigner une des demoiselles Chantal ? Était-ce là un moyen de me faire dire celle que je préférais ? Était-ce une douce, légère, insensible poussée des parents vers un mariage possible ? L'idée de mariage
10 rôde sans cesse dans toutes les maisons à grandes filles et prend toutes les formes, tous les déguisements, tous les moyens. Une peur atroce de me compromettre m'envahit, et aussi une extrême timidité, devant l'attitude si obstinément correcte et fermée de M^{lles} Louise
15 et Pauline. Élire l'une d'elles au détriment de l'autre, me sembla aussi difficile que de choisir entre deux gouttes d'eau ; et puis, la crainte de m'aventurer dans une histoire où je serais conduit au mariage malgré
20 moi, tout doucement, par des procédés aussi discrets, aussi inaperçus et aussi calmes que cette royauté insignifiante, me troublait horriblement.

Mais tout à coup, j'eus une inspiration, et je tendis à M^le Perle la poupée symbolique. Tout le monde fut
25 d'abord surpris, puis on apprécia sans doute ma délicatesse et ma discrétion, car on applaudit avec furie. On criait : « Vive la reine ! vive la reine ! »

Quant à elle, la pauvre vieille fille, elle avait perdu toute contenance ; elle tremblait, effarée, et balbutiait : « Mais non... mais non... mais non... pas
30 moi... je vous en prie... pas moi... je vous en prie... »

Alors, pour la première fois de ma vie, je regardai M^{lle} Perle, et je me demandai ce qu'elle était.

J'étais habitué à la voir dans cette maison, comme on voit les vieux fauteuils de tapisserie sur lesquels on s'assied depuis son enfance sans y avoir jamais pris 5 garde. Un jour, on ne sait pourquoi, parce qu'un rayon de soleil tombe sur le siège, on se dit tout à coup : « Tiens, mais il est fort curieux, ce meuble ; » et on découvre que le bois a été travaillé par un artiste, et que l'étoffe est remarquable. Jamais je n'avais pris 10 garde à M^{lle} Perle.

Elle faisait partie de la famille Chantal, voilà tout ; mais comment ? A quel titre ? — C'était une grande personne maigre qui s'efforçait de rester inaperçue, mais qui n'était pas insignifiante. On la traitait ami- 15 calement, mieux qu'une femme de charge, moins bien qu'une parente. Je saisissais tout à coup, maintenant, une quantité de nuances dont je ne m'étais point soucié jusqu'ici ! M^{me} Chantal disait : « Perle. » Les jeunes filles : « M^{lle} Perle, » et Chantal ne l'appelait 20 que Mademoiselle, d'un air plus révérend peut-être.

Je me mis à la regarder. — Quel âge avait-elle ? Quarante ans ? Oui, quarante ans. — Elle n'était pas vieille, cette fille, elle se vieillissait. Je fus soudain 25 frappé par cette remarque. Elle se coiffait, s'habillait, se paraît ridiculement, et, malgré tout, elle n'était point ridicule, tant elle portait en elle de grâce simple, naturelle, de grâce voilée, cachée avec soin. Quelle drôle de créature, vraiment ! Comment ne l'avais-je jamais 30 mieux observée ? Elle se coiffait d'une façon grotesque, avec de petits frisons vieillots tout à fait farces ;

l'air d'un homme

et, sous cette chevelure à la Vierge conservée, on voyait un grand front calme, coupé par deux rides profondes, deux rides de longues tristesses, puis deux yeux bleus, larges et doux, si timides, si craintifs, si humbles, deux beaux yeux restés si naïfs, pleins d'étonnements de fillette, de sensations jeunes et aussi de chagrins qui avaient passé dedans, en les attendrissant, sans les troubler.

Tout le visage était fin et discret, un de ces visages qui se sont éteints sans avoir été usés, ou fanés par les fatigues ou les grandes émotions de la vie.

Quelle jolie bouche ! et quelles jolies dents ! Mais on eût dit qu'elle n'osait pas sourire !

Et, brusquement, je la comparai à M^{me} Chantal !
15 Certes, M^{lle} Perle était mieux, cent fois mieux, plus fine, plus noble, plus fière.

J'étais stupéfait de mes observations. On versait du champagne. Je tendis mon verre à la reine, en portant sa santé avec un compliment bien tourné. Elle eut envie, je m'en aperçus, de se cacher la figure dans sa serviette ; puis, comme elle trempait ses lèvres dans le vin clair, tout le monde cria : « La reine boit ! la reine boit ! » Elle devint alors toute rouge et s'étrangla. On riait ; mais je vis bien qu'on l'aimait beau-
25 coup dans la maison.

Dès que le dîner fut fini, Chantal me prit par le bras. C'était l'heure de son cigare, heure sacrée. Quand il était seul, il allait le fumer dans la rue ; quand il avait quelqu'un à dîner, on montait au billard, et il jouait
30 en fumant. Ce soir-là, on avait même fait du feu dans le billard, à cause des Rois ; et mon vieil ami prit sa

queue, une queue très fine qu'il frotta de blanc avec grand soin, puis il dit :

— A toi, mon garçon !

Car il me tutoyait, bien que j'eusse vingt-cinq ans, mais il m'avait vu tout enfant. 5

Je commençai donc la partie ; je fis quelques carambolages ; j'en manquai quelques autres ; mais comme la pensée de M^{lle} Perle me rôdait dans la tête, je demandai tout à coup :

— Dites donc, monsieur Chantal, est-ce que M^{lle} Perle est votre parente ? 10

Il cessa de jouer, très étonné, et me regarda.

— Comment, tu ne sais pas ? tu ne connais pas l'histoire de M^{lle} Perle ?

— Mais non. 15

— Ton père ne te l'a jamais racontée ?

— Mais non.

— Tiens, tiens, que c'est drôle ! ah ! par exemple, que c'est drôle ! Oh ! mais c'est toute une aventure !

Il se tut, puis reprit : 20

— Et si tu savais comme c'est singulier que tu me demandes ça aujourd'hui, un jour des Rois !

— Pourquoi ?

— Ah ! pourquoi ! Écoute. Voilà de cela quarante et un ans, quarante et un ans aujourd'hui même, jour 25 de l'Épiphanie. Nous habitions alors Roüy-le-Tors, sur les remparts ; mais il faut d'abord t'expliquer la maison pour que tu comprennes bien. Roüy est bâti sur une côte, ou plutôt sur un mamelon qui domine un grand pays de prairies. Nous avons là une maison 30 avec un beau jardin suspendu, soutenu en l'air par les vieux murs de défense. Donc la maison était dans la

ville, dans la rue, tandis que le jardin dominait la plaine. Il y avait aussi une porte de sortie de ce jardin sur la campagne, au bout d'un escalier secret qui descendait dans l'épaisseur des murs, comme on en trouve
5 dans les romans. Une route passait devant cette porte qui était munie d'une grosse cloche, car les paysans, pour éviter le grand tour, apportaient par là leurs provisions.

Tu vois bien les lieux, n'est-ce pas? Or, cette
10 année-là, aux Rois, il neigeait depuis une semaine. On eût dit la fin du monde. Quand nous allions aux remparts regarder la plaine, ça nous faisait froid dans l'âme, cet immense pays blanc, tout blanc, glacé, et qui
15 avait empaqueté la terre pour l'envoyer au grenier des vieux mondes. Je t'assure que c'était bien triste.

Nous demeurions en famille à ce moment-là, et nombreux, très nombreux : mon père, ma mère, mon oncle et ma tante, mes deux frères et mes quatre cou-
20 sines ; c'étaient de jolies fillettes ; j'ai épousé la dernière. De tout ce monde-là, nous ne sommes plus que trois survivants : ma femme, moi et ma belle-sœur qui
/ habite Marseille. Sacristi, comme ça s'égrène, une famille ! ça me fait trembler quand j'y pense ! Moi,
25 j'avais quinze ans, puisque j'en ai cinquante-six.

Donc, nous allions fêter les Rois, et nous étions très gais, très gais ! Tout le monde attendait le dîner dans le salon, quand mon frère aîné, Jacques, se mit à dire :
« Il y a un chien qui hurle dans la plaine depuis dix
30 minutes ; ça doit être une pauvre bête perdue. »

Il n'avait pas fini de parler, que la cloche du jardin tinta. Elle avait un gros son de cloche d'église qui

faisait penser aux morts. Tout le monde en frissonna. Mon père appela le domestique et lui dit d'aller voir. On attendit en grand silence ; nous pensions à la neige qui couvrait toute la terre. Quand l'homme revint, il affirma qu'il n'avait rien vu. Le chien hurlait toujours, sans cesse, et sa voix ne changeait point de place. 5

On se mit à table ; mais nous étions un peu émus, surtout les jeunes. Ça alla bien jusqu'au rôti, puis voilà que la cloche se remet à sonner, trois fois de suite, trois grands coups, longs, qui ont vibré jusqu'au bout 10 de nos doigts et qui nous ont coupé le souffle, tout net. Nous restions à nous regarder, la fourchette en l'air, écoutant toujours, et saisis d'une espèce de peur surnaturelle.

Ma mère enfin parla : « C'est étonnant qu'on ait 15 attendu si longtemps pour revenir ; n'allez pas seul, Baptiste ; un de ces messieurs va vous accompagner. »

Mon oncle François se leva. C'était une espèce d'hercule, très fier de sa force et qui ne craignait rien au monde. Mon père lui dit : « Prends un fusil. On 20 ne sait pas ce que ça peut être. »

Mais mon oncle ne prit qu'une canne et sortit aussitôt avec le domestique.

Nous autres, nous demeurâmes frémissants de terreur et d'angoisse, sans manger, sans parler. Mon 25 père essaya de nous rassurer : « Vous allez voir, dit-il, que ce sera quelque mendiant ou quelque passant perdu dans la neige. Après avoir sonné une première fois, voyant qu'on n'ouvrait pas tout de suite, il a tenté de retrouver son chemin, puis, n'ayant pu y parvenir, il 30 est revenu à notre porte. »

L'absence de mon oncle nous parut durer une heure.

Il revint enfin, furieux, jurant : « Rien, nom de nom,¹ c'est un farceur ! Rien que ce maudit chien qui hurle à cent mètres des murs. Si j'avais pris un fusil, je l'aurais tué pour le faire taire.»

5 On se remit à dîner, mais tout le monde demeurait anxieux ; on sentait bien que ce n'était pas fini, qu'il allait se passer quelque chose, que la cloche, tout à l'heure, sonnerait encore.

Et elle sonna, juste au moment où l'on coupait le
10 gâteau des Rois. Tous les hommes se levèrent ensemble. Mon oncle François, qui avait bu du champagne, affirma qu'il allait *le* massacrer, avec tant de fureur, que ma mère et ma tante se jetèrent sur lui pour l'empêcher. Mon père, bien que très calme et
15 un peu impotent (il traînait la jambe depuis qu'il se l'était cassée en tombant de cheval), déclara à son tour qu'il voulait savoir ce que c'était, et qu'il irait. Mes frères, âgés de dix-huit et de vingt ans, coururent chercher leurs fusils ; et comme on ne faisait guère at-
20 tention à moi, je m'emparai d'une carabine² de jardin et je me disposai aussi à accompagner l'expédition.

Elle partit aussitôt. Mon père et mon oncle marchaient devant, avec Baptiste, qui portait une lanterne. Mes frères Jacques et Paul suivaient, et je venais der-
25 rière, malgré les supplications de ma mère, qui demeurait avec sa sœur et mes cousines sur le seuil de la maison.

La neige s'était remise à tomber depuis une heure ; et les arbres en étaient chargés. Les sapins pliaient
30 sous ce lourd vêtement livide, pareils à des pyramides blanches, à d'énormes pains de sucre ; et on apercevait à peine, à travers le rideau gris des flocons menus et

pressés, les arbustes plus légers, tout pâles dans l'ombre. Elle tombait si épaisse, la neige, qu'on y voyait tout juste à dix pas. Mais la lanterne jetait une grande clarté devant nous. Quand on commença à descendre par l'escalier tournant creusé dans la muraille, j'eus peur, vraiment. Il me sembla qu'on marchait derrière moi; qu'on allait me saisir par les épaules et m'emporter; et j'eus envie de retourner; mais comme il fallait retraverser tout le jardin, je n'osai pas. 5 10

J'entendis qu'on ouvrait la porte sur la plaine; puis mon oncle se remit à jurer: « Nom d'un nom, il est reparti! Si j'aperçois seulement son ombre, je ne le rate pas, ce c...-là.»

C'était sinistre de voir la plaine, ou, plutôt, de la sentir devant soi, car on ne la voyait pas; on ne voyait qu'un voile de neige sans fin, en haut, en bas, en face, à droite, à gauche, partout. 15

Mon oncle reprit: « Tiens, revoilà le chien qui hurle; je vais lui apprendre comment je tire, moi. Ça sera toujours ça de gagné.» 20

Mais mon père, qui était bon, reprit: « Il vaut mieux l'aller chercher, ce pauvre animal qui crie la faim. Il aboie au secours, ce misérable; il appelle comme un homme en détresse. Allons-y.» 25

Et on se mit en route à travers ce rideau, à travers cette tombée épaisse, continue, à travers cette mousse qui emplissait la nuit et l'air, qui remuait, flottait, tombait et glaçait la chair en fondant, la glaçait comme elle l'aurait brûlée, par une douleur vive et rapide sur la peau, à chaque toucher des petits flocons blancs. 30

Nous enfoncions jusqu'aux genoux dans cette pâte

molle et froide ; et il fallait lever très haut la jambe pour marcher. A mesure que nous avançons, la voix du chien devenait plus claire, plus forte. Mon oncle cria : « Le voici ! » On s'arrêta pour l'observer, comme
5 on doit faire en face d'un ennemi qu'on rencontre dans la nuit.

Je ne voyais rien, moi ; alors, je rejoignis les autres, et je l'aperçus ; il était effrayant et fantastique à voir, ce chien, un gros chien noir, un chien de berger à
10 grands poils et à tête de loup, dressé sur ses quatre pattes, tout au bout de la longue trainée de lumière que faisait la lanterne sur la neige. Il ne bougeait pas ; il s'était tu ; et il nous regardait.

Mon oncle dit : « C'est singulier, il n'avance ni ne
15 recule. J'ai bien envie de lui flanquer un coup de fusil. »

Mon père reprit d'une voix ferme : « Non, il faut le prendre. »

Alors mon frère Jacques ajouta : « Mais il n'est pas
20 seul. Il y a quelque chose à côté de lui. »

Il y avait quelque chose derrière lui, en effet, quelque chose de gris, d'impossible à distinguer. On se remit en marche avec précaution.

En nous voyant approcher, le chien s'assit sur son
25 derrière. Il n'avait pas l'air méchant. Il semblait plutôt content d'avoir réussi à attirer des gens.

Mon père alla droit à lui et le caressa. Le chien lui lécha les mains ; et on reconnut qu'il était attaché à la roue d'une petite voiture, d'une sorte de voiture joujou
30 enveloppée toute entière dans trois ou quatre couvertures de laine. On enleva ces linges avec soin, et comme Baptiste approchait sa lanterne de la porte de

cette carriole qui ressemblait à une niche roulante, on aperçut dedans un petit enfant qui dormait.

Nous fûmes tellement stupéfaits que nous ne pouvions dire un mot. Mon père se remit le premier, et comme il était de grand cœur, et d'âme un peu exaltée, 5 il étendit la main sur le toit de la voiture et il dit : « Pauvre abandonné, tu seras des nôtres ! » Et il ordonna à mon frère Jacques de rouler devant nous notre trouvaille.

Mon père reprit, pensant tout haut : « Quelque enfant 10 d'amour dont la pauvre mère est venue sonner à ma porte en cette nuit d'Épiphanie, en souvenir de l'Enfant Dieu. »

Il s'arrêta de nouveau, et, de toute sa force, il cria quatre fois à travers la nuit vers les quatre coins du 15 ciel : « Nous l'avons recueilli ! » Puis, posant la main sur l'épaule de son frère, il murmura : « Si tu avais tiré sur le chien, François? . . . »

Mon oncle ne répondit pas, mais il fit, dans l'ombre, un grand signe de croix, car il était très religieux, 20 malgré ses airs fanfarons.

On avait détaché le chien, qui nous suivait.

Ah ! par exemple, ce qui fut gentil à voir, c'est la rentrée à la maison. On eut d'abord beaucoup de mal à monter la voiture par l'escalier des remparts ; on y par- 25 vint cependant et on la roula jusque dans le vestibule.

Comme maman était drôle, contente et effarée ! Et mes quatre petites cousines (la plus jeune avait six ans), elles ressemblaient à quatre poules autour d'un nid. On retira enfin de sa voiture l'enfant qui dormait 30 toujours. C'était une fille, âgée de six semaines environ. Et on trouva dans ses langes dix mille francs

en or, oui, dix mille francs ! que papa plaça pour lui faire une dot. Ce n'était donc pas une enfant de pauvres. Nous avons fait mille suppositions et on n'a jamais rien su... mais là, jamais rien... jamais rien... Le chien lui-même ne fut reconnu par personne. Il était étranger au pays. Dans tous les cas, celui ou celle qui était venu sonner trois fois à notre porte connaissait bien mes parents, pour les avoir choisis ainsi.

10 Voilà donc comment M^{lle} Perle entra, à l'âge de six semaines, dans la maison Chantal.

On ne la nomma que plus tard, M^{lle} Perle, d'ailleurs. On la fit baptiser d'abord : « Marie, Simonne, Claire, » Claire devant lui servir de nom de famille.

15 Je vous assure que ce fut une drôle de rentrée dans la salle à manger avec cette ^{brave} mioche réveillée qui regardait autour d'elle ces gens et ces lumières, de ses yeux vagues, bleus et troublés.

On se remit à table et le gâteau fut partagé. J'étais 20 roi ; et je pris pour reine M^{lle} Perle, comme vous, tout à l'heure. Elle ne se douta guère, ce jour-là, de l'honneur qu'on lui faisait.

Donc, l'enfant fut adoptée, et élevée dans la famille. Elle grandit ; des années passèrent. Elle était gentille, 25 douce, obéissante. Tout le monde l'aimait et on l'aurait abominablement gâtée si ma mère ne l'eût empêché.

Ma mère était une femme d'ordre et de hiérarchie. Elle consentait à traiter la petite Claire comme ses 30 propres fils, mais elle tenait cependant à ce que la distance qui nous séparait fût bien marquée, et la situation bien établie.

Aussi, dès que l'enfant put comprendre, elle lui fit connaître son histoire et fit pénétrer tout doucement, même tendrement dans l'esprit de la petite, qu'elle était pour les Chantal une fille adoptive, recueillie, mais en somme une étrangère. 5

Claire comprit cette situation avec une singulière intelligence, avec un instinct surprenant; et elle sut prendre et garder la place qui lui était laissée, avec tant de tact, de grâce et de gentillesse, qu'elle touchait mon père à le faire pleurer. 10

Ma mère elle-même fut tellement émue par la reconnaissance passionnée et le dévouement un peu craintif de cette mignonne et tendre créature, qu'elle se mit à l'appeler: « Ma fille.» Parfois, quand la petite avait fait quelque chose de bon, de délicat, ma mère 15 relevait ses lunettes sur son front, ce qui indiquait toujours une émotion chez elle et elle répétait: « Mais c'est une perle, une vraie perle, cette enfant! » — Ce nom en resta à la petite Claire qui devint et demeura pour nous M^{lle} Perle. 20

M. Chantal se tut. Il était assis sur le billard, les pieds ballants, et il maniait une boule de la main gauche, tandis que de la droite il tripotait un linge qui < servait à effacer les points sur le tableau d'ardoise et que nous appelons « le linge à craie.» Un peu rouge, 25 la voix sourde, il parlait pour lui maintenant, parti dans ses souvenirs, allant doucement, à travers les choses anciennes et les vieux événements qui se réveillaient dans sa pensée, comme on va, en se promenant, dans les vieux jardins de famille où l'on fut élevé, et 30 où chaque arbre, chaque chemin, chaque plante, les

^{folly} houx pointus, les lauriers qui sentent bon, les ifs dont ^{yeux} la graine rouge et grasse s'écrase entre les doigts, font surgir, à chaque pas, un petit fait de notre vie passée, un de ces petits faits insignifiants et délicieux qui
5 forment le fond même, la trame de l'existence.

Moi, je restais en face de lui, adossé à la muraille, les mains appuyées sur ma queue de billard inutile.

Il reprit, au bout d'une minute: «Cristi, qu'elle était jolie à dix-huit ans... et gracieuse... et parfaite... Ah! la jolie... jolie... jolie... et bonne...
10 et brave... et charmante fille!... Elle avait des yeux... des yeux bleus... transparents, ... clairs... comme je n'en ai jamais vu de pareils... jamais!

Il se tut encore. Je demandai: «Pourquoi ne s'est-elle pas mariée?»
15

Il répondit, non pas à moi, mais à ce mot qui passait «mariée.»

— «Pourquoi? pourquoi? Elle n'a pas voulu... pas voulu. Elle avait pourtant trente mille francs de dot, et elle fut demandée plusieurs fois... elle n'a pas
20 voulu! Elle semblait triste à cette époque-là. C'est quand j'épousai ma cousine, la petite Charlotte, ma femme, avec qui j'étais fiancé depuis six ans.»

Je regardais M. Chantal et il me semblait que je
25 pénétrais dans son esprit, que je pénétrais tout à coup dans un de ces humbles et cruels drames des cœurs honnêtes, des cœurs droits, des cœurs sans reproches, dans un de ces cœurs inavoués, inexplorés, que personne n'a connu, pas même ceux qui en sont les
30 muettes et résignées victimes.

Et, une curiosité hardie me poussant tout à coup, je prononçai:

— C'est vous qui auriez dû l'épouser, Monsieur Chantal?

Il tressaillit, me regarda, et dit :

— Moi? épouser qui?

— M^{lle} Perle.

5

— Pourquoi ça?...

— Parce que vous l'aimiez plus que votre cousine.

Il me regarda avec des yeux étranges, ronds, effarés, puis il balbutia :

— « Je l'ai aimée... moi?... comment? qu'est-ce 10 qui t'a dit ça?... »

— « Parbleu, ça se voit... et c'est même à cause d'elle que vous avez tardé si longtemps à épouser votre cousine qui vous attendait depuis six ans. »

Il lâcha la bille qu'il tenait de la main gauche, saisit 15 à deux mains le linge à craie, et, s'en couvrant le visage, se mit à sangloter dedans. Il pleurait d'une façon désolante et ridicule, comme pleure une éponge qu'on presse, par les yeux, le nez et la bouche en même temps. Et il toussait, crachait, se mouchait dans le 20 linge à craie, s'essuyait les yeux, ^{ouïx} éternuait, recommençait à couler par toutes les fentes de son visage, avec un bruit de gorge qui faisait penser aux gargarismes.

Moi, effaré, honteux, j'avais envie de me sauver et je ne savais plus que dire, que faire, que tenter. 25

Et soudain, la voix de M^{me} Chantal résonna dans l'escalier : « Est-ce bientôt fini, votre fumerie? »

J'ouvris la porte et je criai : « Oui, madame, nous descendons. »

Puis, je me précipitai vers son mari, et, le saisissant 30 par les coudes : « Monsieur Chantal, mon ami Chantal, écoutez-moi ; votre femme vous appelle, remettez-

vous, remettez-vous vite, il faut descendre ; remettez-vous.»

Il bégaya : « Oui... oui... je viens... pauvre fille!... je viens... dites-lui que j'arrive.»

5 Et il commença à s'essuyer consciencieusement la figure avec le linge qui, depuis deux ou trois ans, essuyait toutes les marques de l'ardoise, puis il apparut, moitié blanc et moitié rouge, le front, le nez, les joues et le menton barbouillés de craie, et les yeux gonflés,
10 encore pleins de larmes.

Je le pris par les mains et l'entraînai dans sa chambre en murmurant : « Je vous demande pardon, Monsieur Chantal, de vous avoir fait de la peine... mais... je ne savais pas... vous... vous comprenez... »

15 Il me serra la main : « Oui... oui... il y a des moments difficiles... »

Puis il se plongea la figure dans sa cuvette. Quand il en sortit, il ne me parut pas encore présentable ; mais j'eus l'idée d'une petite ruse. Comme il s'inquiétait,
20 en se regardant dans la glace, je lui dis : « Il suffira de raconter que vous avez un grain de poussière dans l'œil, et vous pourrez pleurer devant tout le monde autant qu'il vous plaira.»

Il descendit en effet, en se frottant les yeux avec son
25 mouchoir. On s'inquiéta ; chacun voulut chercher le grain de poussière qu'on ne trouva point, et on raconta des cas semblables où il était devenu nécessaire d'aller chercher le médecin.

Moi, j'avais rejoint M^{lle} Perle et je la regardais,
30 tourmenté par une curiosité ardente, une curiosité qui devenait une souffrance. Elle avait dû être bien jolie en effet, avec ses yeux doux, si grands, si calmes, si

larges qu'elle avait l'air de ne les jamais fermer, comme font les autres humains. Sa toilette était un peu ridicule, une vraie toilette de vieille fille, et la déparait sans la rendre gauche.

Il me semblait que je voyais en elle, comme j'avais 5
vu tout à l'heure dans l'âme de M. Chantal, que j'apercevais, d'un bout à l'autre, cette vie humble, simple et dévouée; mais un besoin me venait aux lèvres, un besoin harcelant de l'interroger, de savoir si, elle aussi, l'avait aimé, lui; si elle avait souffert comme lui de 10
cette longue souffrance secrète, aiguë, qu'on ne voit pas, qu'on ne sait pas, qu'on ne devine pas, mais qui s'échappe, la nuit, dans la solitude de la chambre noire. Je la regardais, je voyais battre son cœur sous son corsage à ^{chemise} guimpe, et je me demandais si cette douce 15
figure candide avait gémi chaque soir, dans l'épaisseur moite de l'oreiller, et sangloté, le corps secoué de sursauts, dans la fièvre du lit brûlant.

Et je lui dis tout bas, comme font les enfants qui cassent un bijou pour voir dedans: « Si vous aviez vu 20
pleurer M. Chantal tout à l'heure, il vous aurait fait pitié.»

Elle tressaillit: « Comment, il pleurait?

— Oh! oui, il pleurait!

— Et pourquoi ça?

25

Elle semblait très émue. Je répondis:

— A votre sujet.

— A mon sujet?

— Oui. Il me racontait combien il vous avait aimée autrefois; et combien il lui en avait coûté d'épouser sa 30
femme au lieu de vous . . .»

Sa figure pâle me parut s'allonger un peu; ses yeux

espèce de chemise qui se met avec les

toujours ouverts, ses yeux calmes se fermèrent tout à coup, si vite qu'ils semblaient s'être clos pour toujours. Elle glissa de sa chaise sur le plancher et s'y affaissa doucement, lentement, comme aurait fait une écharpe
5 tombée.

Je criai : « Au secours ! au secours ! M^{lle} Perle se trouve mal. »

M^{me} Chantal et ses filles se précipitèrent, et comme on cherchait de l'eau, une serviette et du vinaigre, je
10 pris mon chapeau et je me sauvai.

Je m'en allai à grands pas, le cœur secoué, l'esprit plein de remords et de regrets. Et parfois aussi j'étais content ; il me semblait que j'avais fait une chose louable et nécessaire.

15 Je me demandais : « Ai-je eu tort ? Ai-je eu raison ? » Ils avaient cela dans l'âme comme on garde du plomb dans une plaie fermée. Maintenant ne seront-ils pas plus heureux ? Il était trop tard pour que recommençât leur torture et assez tôt pour qu'ils s'en sou-
20 vinsent avec attendrissement.

Et peut-être qu'un soir du prochain printemps, émus par un rayon de lune tombé sur l'herbe, à leurs pieds, à travers les branches, ils se prendront et se serreront la main en souvenir de toute cette souffrance étouffée
25 et cruelle ; et peut-être aussi que cette courte étreinte fera passer dans leurs veines un peu de ce frisson qu'ils n'auront point connu, et leur jettera, à ces morts resuscités en une seconde, la rapide et divine sensation de cette ivresse, de cette folie qui donne aux amoureux
30 plus de bonheur en un tressaillement, que n'en peuvent cueillir, en toute leur vie, les autres hommes !

MON ONCLE JULES

UN vieux pauvre, à barbe blanche, nous demanda l'aumône. Mon camarade Joseph Davranche lui donna cent sous. Je fus surpris. Il me dit :

— Ce misérable m'a rappelé une histoire que je vais te dire et dont le souvenir me poursuit sans cesse. La 5
voici :

Ma famille, originaire du Havre,¹ n'était pas riche. On s'en tirait,² voilà tout. Le père travaillait, rentrait tard du bureau et ne gagnait pas grand'chose. J'avais deux sœurs. 10

Ma mère souffrait beaucoup de la gêne où nous vivions, et elle trouvait souvent des paroles aigres pour son mari, des reproches voilés et perfides. Le pauvre homme avait alors un geste qui me navrait. Il se passait la main ouverte sur le front, comme pour 15
essuyer une sueur qui n'existait pas, et il ne répondait rien. Je sentais sa douleur impuissante. On économisait sur tout ; on n'acceptait jamais un dîner, pour n'avoir pas à le rendre ; on achetait les provisions au rabais, les fonds de boutique.³ Mes sœurs faisaient 20
leurs robes elles-mêmes et avaient de longues discussions sur le prix d'un galon qui valait quinze centimes <
le mètre. Notre nourriture ordinaire consistait en soupe grasse et bœuf accommodé à toutes les sauces. Cela est sain et réconfortant, paraît-il ; j'aurais préféré 25
autre chose.

On me faisait des scènes abominables pour les boutons perdus et les pantalons déchirés.

Mais chaque dimanche nous allions faire notre tour de jetée¹ en grande tenue. Mon père, en redingote, 5 en grand chapeau, en gants, offrait le bras à ma mère, pavoisée comme un navire un jour de fête. Mes sœurs, prêtes les premières, attendaient le signal du départ; mais, au dernier moment, on découvrait toujours une tache oubliée sur la redingote du père de 10 famille, et il fallait bien vite l'effacer avec un chiffon mouillé de benzine.

Mon père, gardant son grand chapeau sur la tête, attendait, en manches de chemise, que l'opération fût terminée, tandis que ma mère se hâtait, ayant ajusté 15 ses lunettes de myope, et ôté ses gants pour ne les pas gêner.

On se mettait en route avec cérémonie. Mes sœurs marchaient devant, en se donnant le bras. Elles étaient en âge de mariage, et on en faisait montre en ville. Je 20 me tenais à gauche de ma mère, dont mon père gardait la droite. Et je me rappelle l'air pompeux de mes pauvres parents dans ces promenades du dimanche, la rigidité de leurs traits, la sévérité de leur allure. Ils avançaient d'un pas grave, le corps droit, les jambes 25 raides, comme si une affaire d'une importance extrême eût dépendu de leur tenue.

Et chaque dimanche, en voyant entrer les grands navires qui revenaient de pays inconnus et lointains, mon père prononçait invariablement les mêmes pa- 30 roles :

— Hein! si Jules était là-dedans, quelle surprise!

Mon oncle Jules, le frère de mon père, était le seul espoir de la famille, après en avoir été la terreur. J'avais entendu parler de lui depuis mon enfance, et il me semblait que je l'aurais reconnu du premier coup, tant sa pensée m'était devenue familière. Je savais tous les détails de son existence jusqu'au jour de son départ pour l'Amérique, bien qu'on ne parlât qu'à voix basse de cette période de sa vie.

Il avait eu, paraît-il, une mauvaise conduite, c'est-à-dire qu'il avait mangé quelque argent, ce qui est bien le plus grand des crimes pour les familles pauvres. Chez les riches, un homme qui s'amuse *fait des bê-tises*. Il est ce qu'on appelle, en souriant, un noceur. Chez les nécessiteux, un garçon qui force les parents à écorner le capital devient un mauvais sujet, un gueux, un drôle!

Et cette distinction est juste, bien que le fait soit le même, car les conséquences seules déterminent la gravité de l'acte.

Enfin l'oncle Jules avait notablement diminué l'héritage sur lequel comptait mon père, après avoir d'ailleurs mangé sa part jusqu'au dernier sou.

On l'avait embarqué pour l'Amérique, comme on faisait alors, sur un navire marchand allant du Havre à New-York.

Une fois là-bas, mon oncle Jules s'établit marchand de je ne sais quoi, et il écrivit bientôt qu'il gagnait un peu d'argent et qu'il espérait pouvoir dédommager mon père du tort qu'il lui avait fait. Cette lettre causa dans la famille une émotion profonde. Jules, qui ne valait pas, comme on dit, les quatre fers d'un chien,¹ devint tout à coup un honnête homme, un garçon de

cœur, un vrai Davranche, intègre comme tous les Davranche.

Un capitaine nous apprit en outre qu'il avait loué une grande boutique et qu'il faisait un commerce im-
5 portant.

Une seconde lettre, deux ans plus tard, disait :
« Mon cher Philippe, je t'écris pour que tu ne t'in-
quiètes pas de ma santé, qui est bonne. Les affaires
aussi vont bien. Je pars demain pour un long voyage
10 dans l'Amérique du Sud. Je serai peut-être plusieurs
années sans te donner de mes nouvelles. Si je ne
t'écris pas, ne sois pas inquiet. Je reviendrai au Havre
une fois fortune faite. J'espère que ce ne sera pas
trop long, et nous vivrons heureux ensemble . . . »

15 Cette lettre était devenue l'évangile de la famille.
On la lisait à tout propos, on la montrait à tout le
monde.

Pendant dix ans, en effet, l'oncle Jules ne donna
plus de nouvelles ; mais l'espoir de mon père gran-
20 dissait à mesure que le temps marchait ; et ma mère
aussi disait souvent :

— Quand ce bon Jules sera là, notre situation chan-
gera. En voilà un qui a su se tirer d'affaire !¹

Et chaque dimanche, en regardant venir de l'horizon
25 les gros vapeurs noirs vomissant sur le ciel des ser-
pents de fumée, mon père répétait sa phrase éternelle :

— Hein ! si Jules était là-dedans, quelle surprise !

Et on s'attendait presque à le voir agiter un mou-
choir, et crier :

30 — Ohé ! Philippe.

On avait échafaudé mille projets sur ce retour as-
suré ; on devait même acheter, avec l'argent de l'oncle,

une petite maison de campagne près d'Ingouville.¹ Je n'affirmerais pas que mon père n'eût point entamé déjà des négociations à ce sujet.

L'ainée de mes sœurs avait alors vingt-huit ans ; l'autre vingt-six. Elles ne se mariaient pas, et c'était 5 là un gros chagrin pour tout le monde.

Un prétendant enfin se présenta pour la seconde. Un employé, pas riche, mais honorable. J'ai toujours eu la conviction que la lettre de l'oncle Jules, montrée un soir, avait terminé les hésitations et emporté la 10 résolution du jeune homme.

On l'accepta avec empressement, et il fut décidé qu'après le mariage toute la famille ferait ensemble un petit voyage à Jersey.

Jersey est l'idéal du voyage pour les gens pauvres. 15 Ce n'est pas loin ; on passe la mer dans un paquebot et on est en terre étrangère, cet îlot appartenant aux Anglais. Donc, un Français, avec deux heures de navigation, peut s'offrir la vue d'un peuple voisin chez lui et étudier les mœurs, déplorable d'ailleurs, de 20 cette île couverte par le pavillon britannique, comme disent les gens qui parlent avec simplicité.

Ce voyage de Jersey devint notre préoccupation, notre unique attente, notre rêve de tous les instants.

On partit enfin. Je vois cela comme si c'était 25 d'hier : le vapeur chauffant contre le quai de Granville ;² mon père, effaré, surveillant l'embarquement de nos trois colis ; ma mère inquiète ayant pris le bras de ma sœur non mariée, qui semblait perdue depuis 30 le départ de l'autre, comme un poulet resté seul de sa couvée ; et, derrière nous, les nouveaux époux qui

restaient toujours en arrière, ce qui me faisait souvent tourner la tête.

Le bâtiment siffla. Nous voici montés, et le navire, quittant la jetée, s'éloigna sur une mer plate
5 comme une table de marbre vert. Nous regardions les côtes s'enfuir, heureux et fiers comme tous ceux qui voyagent peu.

Mon père tendait son ventre,¹ sous sa redingote dont on avait, le matin même, effacé avec soin toutes
10 les taches, et il répandait autour de lui cette odeur de benzine des jours de sortie, qui me faisait reconnaître les dimanches.

Tout à coup, il avisa deux dames élégantes à qui deux messieurs offraient des huîtres. Un vieux ma-
15 telot déguenillé ouvrait d'un coup de couteau les coquilles et les passait aux messieurs, qui les tendaient ensuite aux dames. Elles mangeaient d'une manière délicate, en tenant l'écaille sur un mouchoir fin et en avançant la bouche pour ne point tacher leurs robes.
20 Puis elles buvaient l'eau d'un petit mouvement rapide et jetaient la coquille à la mer.

Mon père, sans doute, fut séduit par cet acte distingué de manger des huîtres sur un navire en marche. Il trouva cela bon genre, raffiné, supérieur, et il
25 s'approcha de ma mère et de mes sœurs en demandant :

— Voulez-vous que je vous offre quelques huîtres ?

Ma mère hésitait, à cause de la dépense ; mais mes deux sœurs acceptèrent tout de suite. Ma mère dit, d'un ton contrarié :

30 — J'ai peur de me faire mal à l'estomac. Offre ça aux enfants seulement, mais pas trop, tu les rendrais malades.

Puis, se tournant vers moi, elle ajouta :

— Quant à Joseph, il n'en a pas besoin ; il ne faut point gêner les garçons.

Je restai donc à côté de ma mère, trouvant injuste cette distinction. Je suivais de l'œil mon père, qui conduisait pompeusement ses deux filles et son gendre vers le vieux matelot déguenillé. 5

Les deux dames venaient de partir, et mon père indiquait à mes sœurs comment il fallait s'y prendre pour manger sans laisser couler l'eau ; il voulut même donner l'exemple et il s'empara d'une huître. En essayant d'imiter les dames, il renversa immédiatement tout le liquide sur sa redingote et j'entendis ma mère murmurer : 10

— Il ferait mieux de se tenir tranquille. 15

Mais tout à coup mon père me parut inquiet ; il s'éloigna de quelques pas, regarda fixement sa famille pressée autour de l'écailleur,¹ et, brusquement, il vint vers nous. Il me sembla fort pâle, avec des yeux singuliers. Il dit, à mi-voix à ma mère : 20

— C'est extraordinaire, comme cet homme qui ouvre les huîtres ressemble à Jules.

Ma mère interdite demanda :

— Quel Jules ? . . .

Mon père reprit : 25

— Mais . . . mon frère . . . Si je ne le savais pas en bonne position, en Amérique, je croirais que c'est lui.

Ma mère effarée balbutia :

— Tu es fou ! Du moment que tu sais bien que ce n'est pas lui, pourquoi dire ces bêtises-là ? 30

Mais mon père insistait :

— Va donc le voir, Clarisse; j'aime mieux que tu t'en assures toi-même, de tes propres yeux.

Elle se leva et alla rejoindre ses filles. Moi aussi, je regardais l'homme. Il était vieux, sale, tout ridé, et ne détournait pas le regard de sa besogne.

Ma mère revint. Je m'aperçus qu'elle tremblait. Elle prononça très vite:

— Je crois que c'est lui. Va donc demander des renseignements au capitaine. Surtout sois prudent, pour que ce ^{prophète} garnement ne nous retombe pas sur les bras, maintenant!

Mon père s'éloigna, mais je le suivis. Je me sentais étrangement ému.

Le capitaine, un grand monsieur, maigre, à longs favoris, se promenait sur la passerelle d'un air important, comme s'il eût commandé le courrier des Indes.

Mon père l'aborda avec cérémonie, en l'interrogeant sur son métier avec accompagnement de compliments:

— Quelle était l'importance de Jersey? Ses productions? Sa population? Ses mœurs? Ses coutumes? La nature du sol, etc., etc.

On eût cru qu'il s'agissait au moins des États-Unis d'Amérique.

Puis on parla du bâtiment qui nous portait, l'*Express*; puis on en vint à l'équipage. Mon père, enfin, d'une voix troublée:

— Vous avez là un vieil écailleur d'huitres qui paraît bien intéressant. Savez-vous quelques détails sur ce bonhomme?

Le capitaine, que cette conversation finissait par irriter, répondit sèchement;

— C'est un vieux vagabond français que j'ai trouvé en Amérique l'an dernier, et que j'ai rapatrié. Il a, paraît-il, des parents au Havre, mais il ne veut pas retourner près d'eux, parce qu'il leur doit de l'argent. Il s'appelle Jules... Jules Darmanche ou Darvanche, 5 quelque chose comme ça, enfin. Il paraît qu'il a été riche un moment là-bas, mais vous voyez où il en est (réduit maintenant.

Mon père qui devenait livide, articula, la gorge serrée, les yeux hagards : 10

— Ah! ah! très bien..., fort bien... Cela ne m'étonne pas... Je vous remercie beaucoup, capitaine.

Et il s'en alla, tandis que le marin le regardait s'éloigner avec stupeur. 15

Il revint auprès de ma mère, tellement décomposé qu'elle lui dit :

— Assieds-toi ; on va s'apercevoir de quelque chose.

Il tomba sur le banc en bégayant :

— C'est lui, c'est bien lui ! 20

Puis il demanda :

— Qu'allons-nous faire?..

Elle répondit vivement :

— Il faut éloigner les enfants. Puisque Joseph sait tout, il va aller les chercher. Il faut prendre garde 25 surtout que notre gendre ne se doute de rien.

Mon père paraissait atterré. Il murmura :

— Quelle catastrophe!

Ma mère ajouta, devenue tout à coup furieuse :

— Je me suis toujours doutée que ce voleur ne ferait 30 rien, et qu'il nous retomberait sur le dos! Comme si on pouvait attendre quelque chose d'un Davranche!...

Et mon père se passa la main sur le front, comme il faisait sous les reproches de sa femme.

Elle ajouta :

— Donne de l'argent à Joseph pour qu'il aille payer
5 ces huitres, à présent. Il ne manquerait plus que
d'être reconnu par ce mendiant. Cela ferait un joli
effet sur le navire. Allons-nous-en à l'autre bout, et
fais en sorte que cet homme n'approche pas de nous !

Elle se leva, et ils s'éloignèrent après m'avoir remis
10 une pièce de cent sous.

Mes sœurs, surprises, attendaient leur père. J'affirmai que maman s'était trouvée un peu gênée par la mer, et je demandai à l'ouvreur d'huitres :

— Combien est-ce que nous vous devons, mon-
15 sieur ?

J'avais envie de dire : mon oncle.

Il répondit :

— Deux francs cinquante.¹

Je tendis mes cent sous et il me rendit la monnaie.
20 Je regardais sa main, une pauvre main de matelot
toute plissée, et je regardais son visage, un vieux et
misérable visage, triste, accablé, en me disant :

— C'est mon oncle, le frère de papa, mon oncle !

Je lui laissai dix sous de pourboire. Il me re-
25 mercia :

— Dieu vous bénisse, mon jeune monsieur ! avec
l'accent d'un pauvre qui reçoit l'aumône. Je pensai
qu'il avait dû mendier, là-bas !

Mes sœurs me contemplaient, stupéfaites de ma gé-
30 nérosité.

Quand je remis les deux francs à mon père, ma
mère, surprise, demanda :

— Il y en avait pour trois francs?¹... Ce n'est pas possible.

Je déclarai d'une voix ferme :

— J'ai donné dix sous de pourboire.

Ma mère eut un sursaut et me regarda dans les 5 yeux :

— Tu es fou ! Donner dix sous à cet homme, à ce gueux !...

Elle s'arrêta sous un regard de mon père, qui désignait son gendre. 10

Puis on se tut.

Devant nous, à l'horizon, une ombre violette semblait sortir de la mer. C'était Jersey.

Lorsqu'on approcha des jetées, un désir violent me vint au cœur de voir encore une fois mon oncle Jules, 15 de m'approcher, de lui dire quelque chose de consolant, de tendre.

Mais, comme personne ne mangeait plus d'huitres, il avait disparu, descendu sans doute au fond de la cale infecte où logeait ce misérable. 20

Et nous sommes revenus par le bateau de Saint-Malo,² pour ne pas le rencontrer. Ma mère était dévorée d'inquiétude.

Je n'ai jamais revu le frère de mon père !

Voilà pourquoi tu me verras quelquefois donner cent 25 sous aux vagabonds.

EN VOYAGE

LE wagon était au complet¹ depuis Cannes;² on causait, tout le monde se connaissait. Lorsqu'on passa Tarascon,³ quelqu'un dit : « C'est ici qu'on assassine. » Et on se mit à parler du mystérieux et insaisissable meurtrier qui, depuis deux ans, s'offre, de temps en temps, la vie d'un voyageur. Chacun faisait des suppositions, chacun donnait son avis ; les femmes regardaient en frissonnant la nuit sombre derrière les vitres, avec la peur de voir apparaître soudain une tête
5 d'homme à la portière. Et on se mit à raconter des histoires effrayantes de mauvaises rencontres, des tête-à-tête avec des fous dans un rapide,⁴ des heures passées en face d'un personnage suspect.

Chaque homme savait une anecdote à son honneur,
15 chacun avait intimidé, terrassé et garrotté quelque malfaiteur en des circonstances surprenantes, avec une présence d'esprit et une audace admirables. Un médecin, qui passait chaque hiver dans le Midi, voulut à son tour conter une aventure :

20 — Moi, dit-il, je n'ai jamais eu la chance d'expérimenter mon courage dans une affaire de cette sorte ; mais j'ai connu une femme, une de mes clientes, morte aujourd'hui, à qui arriva la plus singulière chose du monde, et aussi la plus mystérieuse et la plus attendris-
25 sante.

C'était une Russe, la comtesse Marie Baranow, une

très grande dame, d'une exquise beauté. Vous savez comme les Russes sont belles, du moins comme elles nous semblent belles, avec leur nez fin, leur bouche délicate, leurs yeux rapprochés, d'une indéfinissable couleur, d'un bleu gris, et leur grâce froide, un peu 5 dure ! Elles ont quelque chose de méchant et de séduisant, d'altier et de doux, de tendre et de sévère, tout à fait charmant pour un Français. Au fond, c'est peut-être seulement la différence de race et de type qui me fait voir tant de choses en elles. 10

Son médecin, depuis plusieurs années, la voyait menacée d'une maladie de poitrine et tâchait de la décider à venir dans le midi de la France ; mais elle refusait obstinément de quitter Pétersbourg. Enfin l'automne 15 dernier, la jugeant perdue, le docteur prévint le mari qui ordonna aussitôt à sa femme de partir pour Menton.¹

Elle prit le train, seule dans son wagon, ses gens de service occupant un autre compartiment. Elle restait contre la portière, un peu triste, regardant passer 20 les campagnes et les villages, se sentant bien isolée, bien abandonnée dans la vie, sans enfants, presque sans parents, avec un mari dont l'amour était mort et qui la jetait ainsi au bout du monde sans venir avec elle, comme on envoie à l'hôpital un valet malade. 25

A chaque station, son serviteur Ivan venait s'informer si rien ne manquait à sa maîtresse. C'était un vieux domestique aveuglément dévoué, prêt à accomplir tous les ordres qu'elle lui donnerait.

La nuit tomba, le convoi roulait à toute vitesse.² 30 Elle ne pouvait dormir, énervée à l'excès. Soudain la pensée lui vint de compter l'argent que son mari

lui avait remis à la dernière minute, en or de France. Elle ouvrit son petit sac et vida sur ses genoux le flot luisant de métal.

Mais tout à coup un souffle d'air froid lui frappa
5 le visage. Surprise, elle leva la tête. La portière
venait de s'ouvrir. La comtesse Marie, éperdue, jeta
brusquement un châle sur son argent répandu dans
sa robe, et attendit. Quelques secondes s'écoulèrent,
puis un homme parut, nu-tête, blessé à la main, ha-
10 letant, en costume de soirée. Il referma la porte,
s'assit, regarda sa voisine avec des yeux luisants, puis
enveloppa d'un mouchoir son poignet dont le sang
coulait.

La jeune femme se sentait défaillir de peur. Cet
15 homme, certes, l'avait vue compter son or, et il était
venu pour la voler et la tuer.

Il la fixait toujours, essoufflé, le visage convulsé,
prêt à bondir sur elle sans doute.

Il dit brusquement :

20 — Madame, n'ayez pas peur !

Elle ne répondit rien, incapable d'ouvrir la bouche,
entendant son cœur battre et ses oreilles bourdon-
ner.

Il reprit :

25 — Je ne suis pas un malfaiteur, madame.

Elle ne disait toujours rien, mais, dans un brusque
mouvement qu'elle fit, ses genoux s'étant rapprochés,
son or se mit à couler sur le tapis comme l'eau coule
d'une gouttière.

30 L'homme, surpris, regardait ce ruisseau de métal,
et il se baissa tout à coup pour le ramasser.

Elle, effarée, se leva, jetant à terre toute sa fortune,

et elle courut à la portière pour se précipiter sur la voie. Mais il comprit ce qu'elle allait faire, s'élança, la saisit dans ses bras, la fit asseoir de force, et la maintenant par les poignets : « Écoutez-moi, madame, je ne suis pas un malfaiteur, et, la preuve, c'est que je vais ramasser cet argent et vous le rendre. Mais je suis un homme perdu, un homme mort, si vous ne m'aidez à passer la frontière. Je ne puis vous en dire davantage. Dans une heure, nous serons à la dernière station russe ; dans une heure vingt, nous franchirons la limite de l'Empire. Si vous ne me secourez point, je suis perdu. Et cependant, madame, je n'ai ni tué, ni volé, ni rien fait de contraire à l'honneur. Cela je vous le jure. Je ne puis vous en dire davantage.

Et, se mettant à genoux, il ramassa l'or jusque sous les banquettes, cherchant les dernières pièces roulées au loin. Puis, quand ce petit sac de cuir fut plein de nouveau, il le remit à sa voisine sans ajouter un mot, et il retourna s'asseoir à l'autre coin du wagon.

Ils ne remuaient plus ni l'un ni l'autre. Elle demeurait immobile et muette, encore défaillante de terreur, mais s'apaisant peu à peu. Quant à lui, il ne faisait pas un geste, pas un mouvement ; il restait droit, les yeux fixés devant lui, très pâle, comme s'il eût été mort. De temps en temps elle jetait vers lui un regard brusque, vite détourné. C'était un homme de trente ans environ, fort beau, avec toute l'apparence d'un gentilhomme.

Le train courait dans les ténèbres, jetait par la nuit ses appels déchirants, ralentissait parfois sa marche, puis repartait à toute vitesse. Mais soudain

il calma son allure, siffla plusieurs fois et s'arrêta tout à fait.

Ivan parut à la portière afin de prendre les ordres.

La comtesse Marie, la voix tremblante, considéra
5 une dernière fois son étrange compagnon, puis elle dit à son serviteur, d'une voix brusque :

— Ivan, tu vas retourner près du comte, je n'ai plus besoin de toi.

L'homme, interdit, ouvrait des yeux énormes. Il
10 balbutia :

— Mais . . . barine.¹

Elle reprit :

— Non, tu ne viendras pas, j'ai changé d'avis. Je
veux que tu restes en Russie. Tiens, voici de l'argent
15 pour retourner. Donne-moi ton bonnet et ton manteau.

Le vieux domestique, effaré, se décoiffa et tendit
son manteau, obéissant toujours sans répondre, habitué
aux volontés soudaines et aux irrésistibles caprices
20 des maîtres. Et il s'éloigna, les larmes aux yeux.

Le train repartit, courant à la frontière.

Alors la comtesse Marie dit à son voisin :

— Ces choses sont pour vous, monsieur, vous êtes
Ivan, mon serviteur. Je ne mets qu'une condition à
25 ce que je fais : c'est que vous ne me parlerez jamais,
que vous ne me direz pas un mot, ni pour me remercier,
ni pour quoi que ce soit.²

L'inconnu s'inclina sans prononcer une parole.

Bientôt on s'arrêta de nouveau et des fonctionnaires
30 en uniforme visitèrent le train. La comtesse leur tendit
les papiers et, montrant l'homme assis au fond de son wagon :

— C'est mon domestique Ivan, dont voici le passeport.

Le train se remit en route.

Pendant toute la nuit, ils restèrent en tête-à-tête, muets tous deux. 5

Le matin venu, comme on s'arrêtait dans une gare allemande, l'inconnu descendit ; puis, debout à la portière :

— Pardonnez-moi, madame, de rompre ma promesse ; mais je vous ai privée de votre domestique, il 10 est juste que je le remplace. N'avez-vous besoin de rien ?

Elle répondit froidement :

— Allez chercher ma femme de chambre.

Il y alla. Puis disparut. 15

Quand elle descendait à quelque buffet, elle l'apercevait de loin qui la regardait. Ils arrivèrent à Menton.

Le docteur se tut une seconde, puis reprit :

— Un jour, comme je recevais mes clients dans mon cabinet, je vis entrer un grand garçon qui me dit : 20

— Docteur, je viens vous demander des nouvelles de la comtesse Marie Baranow. Je suis, bien qu'elle ne me connaisse point, un ami de son mari.

Je répondis :

— Elle est perdue. Elle ne retournera pas en Russie. 25

Et cet homme brusquement se mit à sangloter, puis il se leva et sortit en trébuchant comme un ivrogne. 1

Je prévins, le soir même, la comtesse qu'un étranger était venu m'interroger sur sa santé. Elle parut émue et me raconta toute l'histoire que je viens de vous dire. 30
Elle ajouta :

— Cet homme que je ne connais point me suit maintenant comme mon ombre, je le rencontre chaque fois que je sors ; il me regarde d'une étrange façon, mais il ne m'a jamais parlé.

5 Elle réfléchit, puis ajouta :

— Tenez, je parie qu'il est sous mes fenêtres.

Elle quitta sa chaise longue, alla écarter les rideaux et me montra en effet l'homme qui était venu me trouver, assis sur un banc de la promenade, les yeux levés
10 vers l'hôtel. Il nous aperçut, se leva et s'éloigna sans retourner une fois la tête.

1 Alors, j'assistai à une chose surprenante et douloureuse, à l'amour muet de ces deux êtres qui ne se connaissaient point.

15 Il l'aimait, lui, avec le dévouement d'une bête sauvée, reconnaissante et dévouée à la mort. Il venait chaque jour me dire : « Comment va-t-elle ? » comprenant que je l'avais deviné. Et il pleurait affreusement quand il l'avait vue passer plus faible et plus pâle
20 chaque jour.

Elle me disait :

— Je ne lui ai parlé qu'une fois, à ce singulier homme, et il me semble que je le connais depuis vingt ans.

25 Et quand ils se rencontraient, elle lui rendait son salut avec un sourire grave et charmant. Je la sentais heureuse, elle si abandonnée et qui se savait perdue, je la sentais heureuse d'être aimée ainsi, avec ce respect et cette constance, avec cette poésie exagérée, avec ce dévouement prêt à tout. Et pourtant,
30 fidèle à son obstination d'exaltée, elle refusait désespérément de le recevoir, de connaître son nom, de lui

parler. Elle disait : « Non, non, cela me gâterait cette étrange amitié. Il faut que nous demeurions étrangers l'un à l'autre. »

Quant à lui, il était certes également une sorte de Don Quichotte,¹ car il ne fit rien pour se rapprocher d'elle. Il voulait tenir jusqu'au bout l'absurde promesse de ne lui jamais parler qu'il avait faite dans le wagon.

Souvent, pendant ses longues heures de faiblesse, elle se levait de sa chaise longue et allait entr'ouvrir son rideau pour regarder s'il était là, sous sa fenêtre. Et quand elle l'avait vu, toujours immobile sur son banc, elle revenait se coucher avec un sourire aux lèvres.

Elle mourut un matin, vers dix heures. Comme je sortais de l'hôtel, il vint à moi, le visage bouleversé ; il savait déjà la nouvelle.

— Je voudrais la voir une seconde, devant vous, dit-il.

Je lui pris le bras et rentrai dans la maison.

Quand il fut devant le lit de la morte, il lui saisit la main et la baisa d'un interminable baiser, puis il se sauva comme un insensé.

Le docteur se tut de nouveau, et reprit :

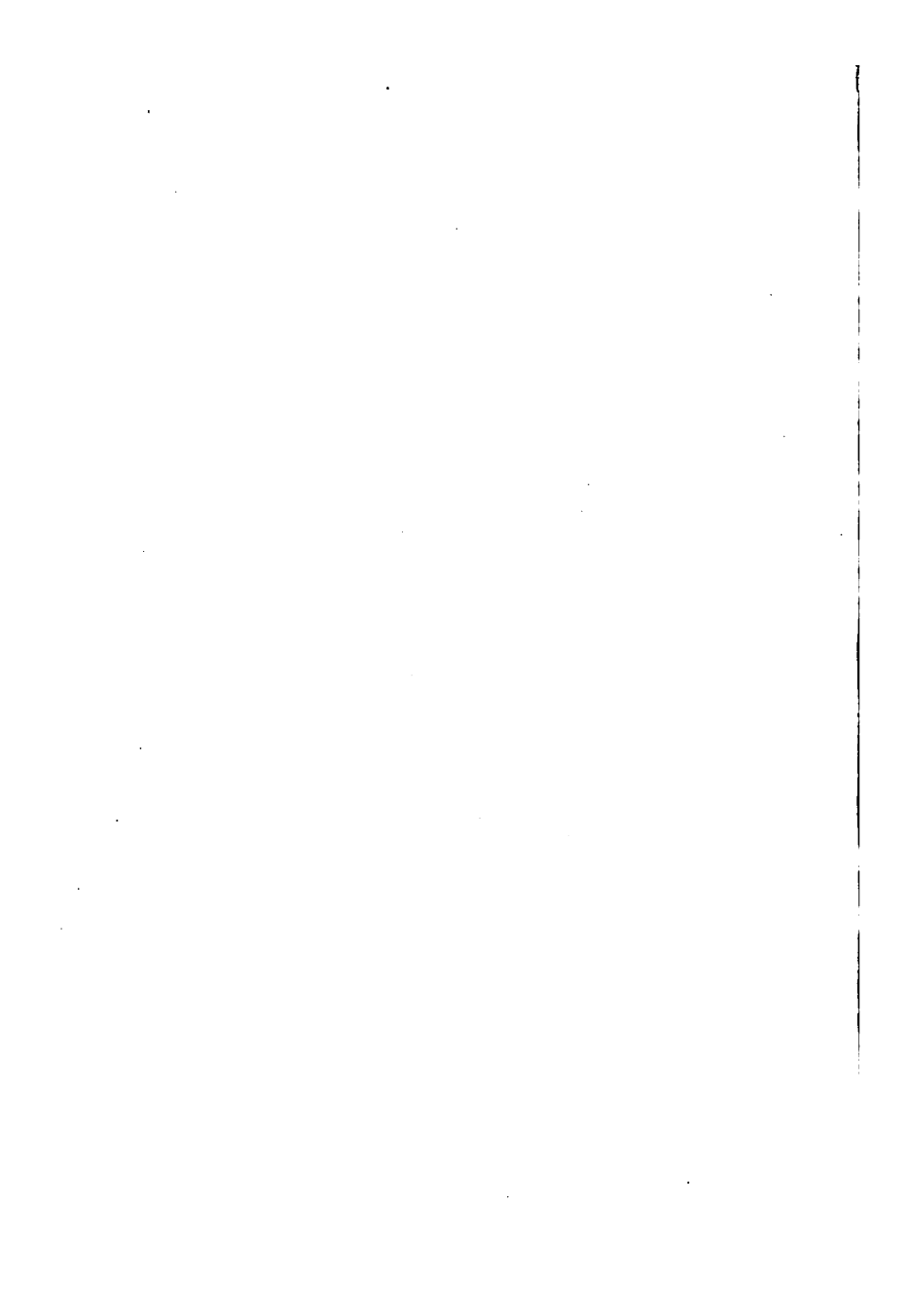
— Voilà, certes, la plus singulière aventure de chemin de fer que je connaisse. Il faut dire aussi que les hommes sont des drôles de toqués.²

Une femme murmura à mi-voix :

— Ces deux êtres-là ont été moins fous que vous ne croyez... Ils étaient... ils étaient...

Mais elle ne pouvait plus parler, tant elle pleurait. Comme on changea de conversation pour le calmer, on ne sut pas ce qu'elle voulait dire.

La.



NOTES

LA PARURE

Page 1. — 1. *une déclassée, one fallen from her proper station.*
2. *leur servant de, taking the place of.*

Page 2. — 1. *capitonées, hung.*
2. *de trois jours, "three days old," already used three days.*

Page 4. — 1. Nanterre, a small village at the foot of Mont-Valérien, where, according to tradition, Saint Genevieve, the patron saint of Paris, was born in 422.

Page 5. — 1. *j'aurai l'air misère comme tout, I shall look poverty-stricken enough.*

2. *Mais si, why yes.* *Si* is used instead of *oui* after a negative.

Page 6. — 1. *sur sa robe montante, outside her high-necked dress.*

2. *jurait avec, contrasted strongly with.*

Page 7. — *sils eussent été.* *Si, if,* generally takes the indicative with all tenses except the pluperfect. With the latter tense it very frequently takes the subjunctive mood.

Page 9. — 1. **Palais-Royal**, erected by Richelieu 1629-34. After his death, occupied by different members of the royal family. The original building was destroyed by fire in 1762. The ground floors of the present one are chiefly occupied by shops which were once the best in Paris, but are now surpassed by those on the boulevards.

Page 10. — 1. *à mettre au net, setting in order.*

Page 11. — 1. *à grande eau, by using water freely.* Among women of the lower class in France it is common to clean floors by throwing water on by the pailful.

2. **Champs-Élysées**, the most beautiful avenue in Paris, extending from the Place de l'Étoile to the Place de la Concorde. It is one of the most fashionable promenades in Paris.

Page 12. — 1. **Et voilà dix ans que nous la payons**, *and we have been paying for it these ten years*. The present tense after *que* meaning *depuis que* is translated by the English present perfect.

2. **rudement**, familiar for *fortement*.

LE BONHEUR

Page 13. — 1. **alentissait**, note uncommon use for *ralentir*, to increase the poetic effect of the language. A few lines below *emplir* is similarly used for the more common *remplir*.

Page 14. — 1. **La Corse**, an island in the Mediterranean. It has formed a department of France since 1768. Ajaccio, its chief town, is celebrated as the birthplace of Napoleon Bonaparte.

Page 15. — 1. **maquis**, *thicket*; a word of Italian origin.

Page 17. — 1. **que nous habitons**, see page 12, note 1.

2. **Nancy**, one of the finest built towns of France, on the railway from Paris to Strasburg. It was formerly the capital of Lorraine.

Page 19. — 1. **Lorraine**, a former province of north-eastern France. A large part was ceded to Germany at the end of the war in 1871.

2. **séduit**, *captivated*.

3. **séduits**, *enamored*.

Page 20. — 1. **s'était faite à**, *had adapted herself to*.

2. **au lard**, see page 17, lines 13-14.

LE BAPTÊME

Page 23. — 1. **c'est jamais prêt** = *elles ne sont jamais prêtes*.

2. **All'** = *elles*. *Ne* is often omitted by peasants in conversation.

Page 24. — 1. **le sel symbolique**, in the Catholic church the salt is used in christening, as the symbol of spiritual wisdom.

Page 25. — 1. *si ça ne vous opposait pas*, freely, *would you object*.

2. *Ça ne t'fait-il point deuil*, *do you not regret*.

Page 26. — 1. *débauches, jollifications; merry-makings*.

LA FICELLE

Page 28. — 1. *Goderville*. All the places mentioned in this story are small towns near Havre.

Page 29. — 1. *licol*, more commonly *licou, halter*.

Page 30. — 1. *d'être mis dedans*, *to be cheated*.

Page 31. — 1. *mucre, wet*.

2. *Il est fait assavoir, Notice is given; Be it known*.

Page 32. — 1. *apeuré = peureux; effrayé*.

2. *mé, mé, j'ai ramassé çu portafeuille, moi, moi, j'ai ramassé ce portefeuille*.

Page 33. — 1. *i = il*.

2. *si, here how*.

Page 36. — 1. *Tais-té, mon pé = Tais-toi, mon père*. Notice also colloquial omission of *il* before *y*.

2. *je t'embrouille, no one is the wiser for it*.

3. *menteux, patois for menteurs*.

4. *se rongeaît les sangs, fretted over it*.

DEUX AMIS

Page 38. — 1. *Paris était bloqué*. Paris was besieged by the Germans in 1871.

2. *pantouflard*, a name given during the siege of 1871 to Parisians serving in the "*Garde nationale sédentaire*," whose duties were to keep guard within the city.

3. *Argenteuil*, on the right bank of the Seine, a small and ancient town.

4. *Colombes*, a small town near Paris.

5. *l'île Marante*, an island in the Seine between Colombes and Argenteuil.

Page 40. — 1. *une seconde verte*, meaning absinthe, which is a pale green.

2. *Orgemont*, heights near Paris north-west of Argenteuil.
3. *Sannois*, heights near Paris.

Page 41. — 1. *Nanterre*; see page 4, note 1.

2. *gouaillerie* = *raillerie*.

Page 42. — 1. *Mont-Valérien*, near Paris. A very important fort was built here in 1841, which forms a part of the defense of Paris. In 1870-1871 *Mont-Valérien* played a prominent part in both sieges of Paris. The summit was formerly occupied by *Le Calvaire*, a monastery erected in the reign of Louis XIII and a favorite resort of pilgrims.

MADemoiselle PERLE

Page 48. — 1. *faire les Rois*, to celebrate *Twelfth-night*.

2. *Grasse*, a town of France in *Alpes-Maritimes*, twenty-five miles north of *Nice*. *Yvetot*, a town of France in *Seine-Inférieure*, twenty miles north-west of *Rouen*. The seat of the ancient counts or so-called kings described by *Béranger* as follows:

"Il était un roi d'Yvetot,
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton."

Pont-à-Mousson, a town of France, fifteen miles north-west of *Nancy*, on the *Moselle*.

3. *l'Observatoire*, the *Paris Observatory*, founded in 1672, is one of the most famous in the world.

Page 49. — 1. *un fiacre à galerie*, a carriage with a rail around the top, so that luggage may be carried there.

2. *Français*, *le Théâtre Français*, ranks highest among the theatres of *Paris*. The edifice was destroyed by fire in 1900.

Page 50. — 1. *le jour des Rois*, the sixth of *January*.

2. *l'Épiphanie*, *le jour des Rois*.

Page 51. — 1. le gâteau des Rois, *the Twelfth-night cake*, a cake in which a bean or sometimes a small china doll is concealed.

2. brioche, *cake*.

Page 58. — 1. nom de nom, an oath.

2. carabine de jardin, i. e. such as used in shooting-galleries.

MON ONCLE JULES

Page 69. — 1. Le Havre, a seaport of France in Seine-Inférieure on the north side of the estuary of the Seine at its entrance into the English Channel. Havre is the port of Paris and its commerce is connected with all parts of the world.

2. on s'en tirait, *we managed to live*.

3. les fonds de boutique, *remnants*.

Page 70. — 1. jetée. The north pier is a favorite promenade in Havre.

Page 71. — 1. les quatre fers d'un chien, an emphatic way of saying *nothing at all*, as fers means *iron shoes*.

Page 72. — 1. qui a su se tirer d'affaire, *who knew how to make his way in the world*.

Page 73. — 1. Ingouville, formerly an independent town, one mile north of Havre. It is now annexed to Havre.

2. Granville, a fortified seaport town in Manche, at the foot of a rocky promontory projecting into the English Channel.

Page 74. — 1. Mon père tendait son ventre, i. e. he stretched himself up, and threw back his shoulders; or threw out his chest.

Page 75. — 1. l'écailleur = l'écailler, "*oyster-opener*."

Page 78. — 1. cinquante. Supply *centimes*.

Page 79. — 1. Il y en avait pour trois francs? *was there three francs' worth?*

2. Saint-Malo, a seaport town of France on the English channel.

EN VOYAGE

Page 80. — 1. *était au complet, had been full.*

2. **Cannes**, a seaport town of France on the Mediterranean. The mildness of its climate renders it a favorable winter resort.

3. **Tarascon**, a town of France, on the Rhone, made famous by Daudet's three novels devoted to Tartarin, which describe the place and its inhabitants.

4. *rapide, express or through train.*

Page 81. — 1. **Menton**, a city in the south of France, on the Mediterranean. A retreat for consumptives on account of its mild climate.

2. *le convoi roulait à toute vitesse, the train was running at full speed.*

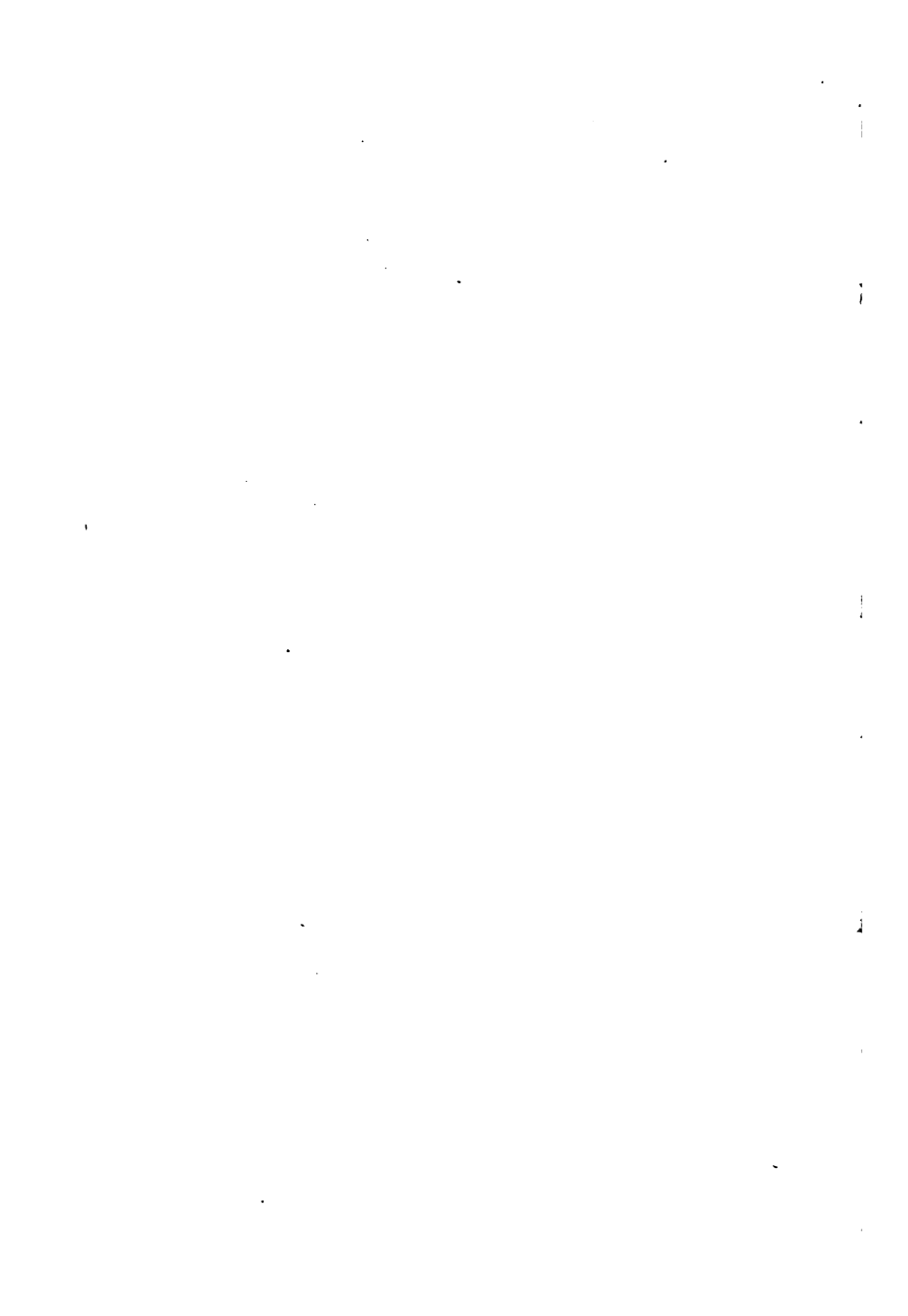
Page 84. — 1. **barine**, a Russian word meaning *mistress*.

2. *ni pour quoi que ce soit, nor for any reason whatever.*

Page 87. — 1. **Don Quichotte**, *Don Quixote*, an exaggerated type of chivalry, the hero of the celebrated romance in which its author, Cervantes, satirized the dangerous prejudice of race and blood and the contempt of useful work which prevailed in Spanish society in his time.

2. *drôles de toqués, queer freaks.*

ADVERTISEMENTS



Heath's Modern Language Series.

FRENCH GRAMMARS AND READERS.

- Edgren's Compendious French Grammar.** Adapted to the needs of the beginner and the advanced student. \$1.12.
- Edgren's French Grammar, Part I.** For those who wish to learn quickly to read French. 35 cts.
- Fraser and Squair's French Grammar.** Complete and practical. For beginners and advanced students. \$1.12.
- Grandgent's Essentials of French Grammar.** With numerous exercises and illustrative sentences. \$1.00.
- Grandgent's Short French Grammar.** Phonetic help in pronunciation. Exercises, see below. 60 cts.
- Grandgent's French Lessons and Exercises.** Necessarily used with the SHORT FRENCH GRAMMAR. *First Year's Course for High Schools, No 1; First Year's Course for Colleges, No. 1.* 15 cts. each.
- Grandgent's French Lessons and Exercises.** *First Year's Course for Grammar Schools.* 25 cts. *Second Year's Course for Grammar Schools.* 30 cts.
- Grandgent's Materials for French Composition.** Five pamphlets based on *La Pipe de Jean Bart, La dernière classe, Le Siège de Berlin, Peppino, L'Abbé Constantin*, respectively. Each, 12 cts.
- Grandgent's French Composition.** Elementary, progressive and varied selections, with full notes and vocabulary. 50 cts.
- Bouvet's Exercises in Syntax and Composition.** With notes and vocabulary. 75 cts.
- Clarke's French Subjunctive Mood.** An inductive treatise, with exercises. 50 cts.
- Hennequin's French Modal Auxiliaries.** With exercises in composition and conversation. 50 cts.
- Kimball's Materials for French Composition.** Based on *Colomba*, for second year's work; on *La Belle-Nivernaise*, and also one on *La Tulipe Noire*, for third year's work. Each 12 cts.
- Storr's Hints on French Syntax.** With exercises. 30 cts.
- Marcou's French Review Exercises.** With notes and vocabulary. 20 cts.
- Houghton's French by Reading.** Begins with interlinear, and gives in the course of the book the whole of elementary grammar, with reading matter, notes, and vocabulary. \$1.12.
- Hotchkiss's Le Premier Livre de Français.** Conversational introduction to French, for young pupils. Boards. Illustrated. 79 pages. 35 cts.
- Fontaine's Livre de Lecture et de Conversation.** Combines Reading, Conversation, and Grammar, with vocabulary. 90 cts.
- Fontaine's Lectures Courantes.** Can follow the above. Contains Reading, Conversation, and English Exercises based on the text. \$1.00.
- Lyon and Larpent's Primary French Translation Book.** An easy beginning reader, with very full notes, vocabulary, and English exercises based on the latter part of the text. 60 cts.
- Super's Preparatory French Reader.** Complete and graded selections of interesting French, with notes and vocabulary. 70 cts.
- French Fairy Tales (Joynes).** With notes, vocabulary, and English exercises based on the text. 35 cts.
- Davies's Elementary Scientific French Reader.** Confined to Scientific French. With notes and vocabulary. 40 cts.
- Heath's French-English and English-French Dictionary.** Fully adequate for the ordinary wants of students. Retail price, \$1.50.

Death's Modern Language Series.

ELEMENTARY FRENCH TEXTS.

- Mairét's La Tâche du Petit Pierre.** Notes, vocabulary, and English exercises by Professor Super, Dickinson College. 35 cts.
- Bruno's Tour de la France par deux Enfants.** Notes and vocabulary by C. Fontaine, High Schools, Washington, D.C. 45 cts.
- Jules Verne's L'Expédition de la Jeune Hardie.** With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. 25 cts.
- Gervais's Un Cas de Conscience.** With notes, vocabulary, and appendixes by R. P. Horsley. 25 cts.
- Génin's Le Petit Tailleur Bouton.** With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. 25 cts.
- Assollant's Une Aventure du Célèbre Pierrot.** With notes, vocabulary, and appendixes by R. E. Pain. 25 cts.
- Muller's Les Grandes Découvertes Modernes.** Photography and Telegraphy. With notes, vocabulary, and appendixes by F. E. B. Wale. 25 cts.
- Récits de Guerre et de Révolution.** Selected and edited, with notes, vocabulary, and appendixes by B. Minssen. 25 cts.
- Bruno's Les Enfants Patriotes.** With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. 25 cts.
- Bedollière's La Mère Michel et son Chat.** With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. 25 cts.
- Legouvé and Labiche's La Cigale chez les Fourmis.** A comedy in one act, with notes by W. H. Witherby. 20 cts.
- Labiche and Martin's Le Voyage de M. Perrichon.** A comedy; notes and vocabulary by Professor Wells of the University of the South. 30 cts.
- Labiche and Martin's La Poudre aux Yeux.** Comedy; notes and vocabulary by Professor Wells of the University of the South. 30 cts.
- Dumas's L'Évasion du Duc de Beaufort.** Notes by D. B. Kitchen. 25 cts.
- Dumas's Monte-Cristo.** With notes by I. H. B. Spiers, Wm. Penn Charter School, Philadelphia. 30 cts.
- Assollant's Récits de la Vieille France.** With notes by E. B. Wauton. 25 cts.
- Berthet's Le Pacte de Famine.** With notes by B. B. Dickinson. 25 cts.
- Erckmann-Chatrian's L'Histoire d'un Paysan.** With notes by W. S. Lyon. 25 cts.
- France's Abeille.** With notes by C. P. Lebon of the Boston English High School. 25 cts.
- La Main Malheureuse.** With complete and detailed vocabulary, by H. A. Guerber, Nyack, N. Y. 25 cts.
- Enault's Le Chien du Capitaine.** Notes and vocabulary, by C. Fontaine, Director of French, High Schools, Washington, D. C. 35 cts.
- Trois Contes Choisis par Daudet.** (*Le Siège de Berlin, La dernière Classe, La Mule du Pape.*) With notes by Professor Sanderson. 15 cts.
- Erckmann-Chatrian's Le Conscrit de 1813.** Notes and vocabulary, by Professor Super, Dickinson College. 45 cts.
- Selections for Sight Translation.** Fifty fifteen-line extracts compiled by Miss Bruce of the High School, Newton, Mass. 15 cts.
- Laboulaye's Contes Bleus.** With notes and vocabulary by C. Fontaine, Central High School, Washington, D. C. 35 cts.
- Malot's Sans Famille.** With notes and vocabulary by I. H. B. Spiers of the Wm. Penn Charter School, Philadelphia. 40 cts.

Death's Modern Language Series.

INTERMEDIATE FRENCH TEXTS. (Partial List.)

- Dumas's La Tulipe Noire.** With notes by Professor C. Fontaine, Central High School, Washington, D. C. 40 cts. With vocabulary, 50 cts.
- Eckmann-Chatrian's Waterloo.** Abridged and annotated by Professor O. B. Super of Dickinson College. 35 cts.
- About's Le Roi des Montagnes.** Edited by Professor Thomas Logie. 40 cts.
- Paileron's Le Monde où l'on s'ennuie.** A comedy with notes by Professor Pendleton of Bethany College, W. Va. 30 cts.
- Souvestre's Le Mari de Mme de Solange.** With notes by Professor Super of Dickinson College. 20 cts.
- Historiettes Modernes, Vol. I.** Short modern stories, selected and edited, with notes, by C. Fontaine, Director of French in the High Schools of Washington, D. C. 60 cts.
- Historiettes Modernes, Vol. II.** Short stories as above. 60 cts.
- Fleurs de France.** A collection of short and choice French stories of recent date with notes by C. Fontaine, Washington, D. C. 60 cts.
- Sandeau's Mlle de la Seiglière.** With introduction and notes by Professor Warren of Adelbert College. 30 cts.
- Souvestre's Un Philosophe sous les Toits.** With notes, by Professor Fraser of the University of Toronto. 50 cts. With vocabulary. 80 cts.
- Souvestre's Les Confessions d'un Ouvrier.** With notes by Professor Super of Dickinson College. 30 cts.
- Augier's Le Gendre de M. Poirier.** One of the masterpieces of modern comedy. Edited by Professor Wells of the University of the South. 25 cts.
- Scribe's Bataille de Dames** Edited by Professor B. W. Wells. 30 cts.
- Scribe's Le Verre d'eau.** Edited by Professor C. A. Eggert. 30 cts.
- Mérimée's Colomba.** With notes by Professor J. A. Fontaine of Bryn Mawr College. 35 cts. With vocabulary, 45 cts.
- Mérimée's Chronique du Règne de Charles IX.** With notes by Professor P. Desages, Cheltenham College, England. 25 cts.
- Musset's Pierre et Camille.** Edited by Professor O. B. Super. 20 cts.
- Jules Verne's Tour du Monde en quatre vingts jours.** Notes by Professor Edgren, University of Nebraska. 35 cts.
- Jules Verne's Vingt mille lieues sous la mer.** Notes by C. Fontaine, High School, Washington, D.C. 00 cts.
- Sand's La Mare au Diable.** With notes by Professor F. C. de Sumichrast of Harvard. 25 cts.
- Sand's La Petite Fadette.** With notes by F. Aston-Binns, Balliol College, Oxford, England. 30 cts.
- De Vigny's Le Cachet Rouge.** With notes by Professor Fortier of Tulane University. 20 cts.
- De Vigny's Le Canne de Jonc.** Edited by Professor Spiers, with Introduction by Professor Cohn of Columbia University. 40 cts.
- Halévy's L'Abbé Constantin.** Edited with notes, by Professor Thomas Logie. 30 cts. With vocabulary, 40 cts.
- Thiers's Expédition de Bonaparte en Egypte.** With notes by Professor C. Fabregou, College of the City of New York. 25 cts.
- Gautier's Jettatura.** With introduction and notes by A. Schinz, Ph.D. of Bryn Mawr College. 30 cts.
- Guerber's Marie-Louise** With vocabulary. 00 cts.

Heath's Modern Language Series.

INTERMEDIATE FRENCH TEXTS. (Partial List.)

- Lamartine's Scènes de la Révolution Française.** With Notes by Professor Super of Dickinson College. 35 cts.
- Lamartine's Graziella.** With introduction and notes by Professor F. M. Warren of Adelbert College. 35 cts.
- Lamartine's Jeanne d'Arc.** Edited by Professor Barrère, Royal Military Academy, Woolwich, England. 30 cts.
- Michelet's Selections.** With notes by Dr. C. H. C. Wright, Harvard University. 00 cts.
- Victor Hugo's La Chute.** From *Les Misérables*. Edited with notes by Professor Huss of Princeton. 25 cts.
- Victor Hugo's Bug Jargal.** With notes by Professor Boiello of Dulwich College, England. 40 cts.
- Champfleury's Le Violon de Faience.** With notes by Professor Clovis Bévenot, Mason College, England. 25 cts.
- Gautier's Voyage en Espagne.** With notes by H. C. Steel. 25 cts.
- Balzac's Le Curé de Tours.** With notes by Professor C. R. Carter, Wellington College, England. 25 cts.
- Balzac's Cinq Scènes de la Comédie Humaine.** With notes by Professor B. W. Wells. 40 cts.
- Daudet's La Belle-Nivernaise.** With notes by Professor Boiello of Dulwich College, England. 25 cts.
- Theuriet's Bigarreau.** With notes by C. Fontaine, Washington, D. C. 25 cts.
- Maupassant's Huit Contes Choisis.** With notes by E. M. White, High School, Worcester, Mass. 25 cts.
- Advanced Selections for Sight Translation.** Extracts, twenty to fifty lines long, compiled by Mme. T. F. Colin of Miss Baldwin's School, Bryn Mawr, Pa. 15 cts.
- Dumas's La Question d'Argent.** Comedy edited by G. N. Henning, Assistant in French, Harvard University. 30 cts.
- Lesage's Gil Blas.** Abbreviated and edited, with introduction and notes, by Professor Cohn of Columbia University, and Professor Sanderson of Yale University. 40 cts.
- Sarcey's Le Siège de Paris.** With introduction and notes by Professor I. H. B. Spiers of William Penn Charter School, Philadelphia. 35 cts.
- Loti's Pêcheur d'Islande.** With notes by R. J. Morich. 30 cts.
- Beaumarchais's Le Barbier de Séville.** Comedy with introduction and notes by Professor Spiers of William Penn Charter School. 25 cts.
- Molière's Le Bourgeois Gentilhomme.** With introduction and notes by Professor Warren of Adelbert College. 30 cts.
- Molière's L'Avare.** With introduction and notes by Professor Levi of the University of Michigan. 35 cts.
- Racine's Esther.** With introduction, notes, and appendixes by Professor I. H. B. Spiers of William Penn Charter School. 25 cts.
- Racine's Athalie.** With introduction and notes by Professor Eggert of Vanderbilt University. 30 cts.
- Racine's Andromaque.** With introduction and notes by Professor B. W. Wells of the University of the South. 30 cts.

Death's Modern Language Series.

Introduction prices are quoted unless otherwise stated.

ADVANCED FRENCH TEXTS.

- De Vigny's Cinq Mars.** An abbreviated edition with introduction and notes by Professor Sankey of Harrow School, England. 70 cts.
- Zola's La Débâcle.** Abbreviated and annotated by Professor Wells, of the University of the South. 70 cts.
- Choix d'Extraits de Daudet.** Selected and edited with notes by William Price, Instructor in Yale University. 20 cts.
- Sept Grands Auteurs du XIXe Siècle.** Lectures in easy French on Lamartine, Hugo, de Vigny, de Musset, Gautier, Mérimée, Coppée, by Professor Fortier of Tulane University. 60 cts.
- French Lyrics.** Selected and edited with notes by Professor Bowen of the University of Ohio. 60 cts.
- Lamartine's Méditations.** Selected and edited by Professor Curme of Northwestern University. 75 cts.
- Victor Hugo's Hernani.** With introduction and notes by Professor Matzke of Leland Stanford University. 60 cts.
- Victor Hugo's Ruy Blas.** With introduction and notes by Professor Garner of the U. S. Naval Academy, Annapolis. 65 cts.
- Cornelle's Le Cid.** With introduction and notes by Professor Warren of Adelbert College. 164 pages. 30 cts.
- Cornelle's Polyucte.** With introduction and notes by Professor Fortier of Tulane University. 30 cts.
- Molière's Le Misanthrope.** With introduction and notes by Professor C. A. Eggert. 30 cts.
- Molière's Les Femmes Savantes.** With introduction and notes by Professor Fortier of Tulane University. 30 cts.
- Molière's Le Tartuffe.** With foot-notes by Professor Gasc, England. 25 cts.
- Molière's Le Médecin Malgré Lui.** With foot-notes by Professor Gasc, England. 15 cts.
- Molière's Les Précieuses Ridicules.** With introduction and notes by Professor Toy of the University of North Carolina. 25 cts.
- Piron's La Métromanie.** Comedy in verse, with notes by Professor Deibos, England. 40 cts.
- Warren's Primer of French Literature.** An historical handbook. 75 cts.
- Taine's Introduction à l'Histoire de la Littérature Anglaise.** With essay on Taine by Irving Babbitt, Harvard University. 20 cts.
- Duval's Histoire de la Littérature Française.** In easy French. From earliest times to the present. \$1.00.
- Voltaire's Prose.** Selected and edited by Professors Cohn and Woodward of Columbia University. \$1.00.
- French Prose of the XVIIth Century.** Selected and edited by Professor Warren of Adelbert College. \$1.00.
- La Triade Française.** Poems of Lamartine, Musset, and Hugo, with introductions and notes by L. Both-Hendriksen. 75 cts.

Complete Catalogue of Modern Language Texts sent on request.

Death's Modern Language Series.

GERMAN GRAMMARS AND READERS.

- Nix's Erstes deutsches Schulbuch.** For primary classes. Boards. Illustrated. 202 pages. 35 cts.
- Joynes-Meissner German Grammar.** A *working* Grammar, elementary, yet complete. Half leather. \$1.12.
- Alternative Exercises.** Can be used, for the sake of change, instead of those in the *Joynes-Meissner* itself. 54 pages. 15 cts.
- Joynes's Shorter German Grammar.** Part I of the above. Half leather. 80 cts.
- Harris's German Lessons.** Elementary Grammar and Exercises for a short course, or as introductory to advanced grammar. Cloth. 60 cts.
- Sheldon's Short German Grammar.** For those who want to begin reading as soon as possible, and have had training in some other languages. Cloth. 60 cts.
- Babbitt's German at Sight.** A syllabus of elementary grammar, with suggestions and practice work for reading at sight. Paper. 10 cts.
- Faulhaber's One Year Course in German.** A brief synopsis of elementary grammar, with exercises for translation. Cloth. 60 cts.
- Meissner's German Conversation.** Not a *phrase* book nor a *method* book, but a scheme of rational conversation. Cloth. 65 cts.
- Harris's German Composition.** Elementary, progressive, and varied selections, with full notes and vocabulary. Cloth. 50 cts.
- Hatfield's Materials for German Composition.** Based on *Immensee* and on *Häher als die Kirche*. Paper. 33 pages. Each 12 cts.
- Horning's Materials for German Composition.** Based on *Der Schwiegersohn*. 32 pages. 15 cts.
- Stüven's Praktische Anfangsgründe.** A conversational beginning book with vocabulary and grammatical appendix. Cloth. 203 pages. 70 cts.
- Foster's Geschichten und Märchen.** The easiest reading for young children. Cloth. 40 cts.
- Guerber's Märchen und Erzählungen, I.** With vocabulary and questions in German on the text. Cloth. 162 pages. 60 cts.
- Guerber's Märchen und Erzählungen, II.** With vocabulary. Follows the above or serves as independent reader. Cloth. 202 pages. 65 cts.
- Joyhes's German Reader.** Progressive, both in text and notes, has a complete vocabulary, also English Exercises. Half leather, 90 cts. Cloth, 75 cts.
- Deutsch's Colloquial German Reader.** Anecdotes, tables of phrases and idioms, and selections in prose and verse, with notes and vocabulary. Cloth. 90 cts.
- Boisen's German Prose Reader.** Easy and interesting selections of graded prose, with notes, and an Index which serves as a vocabulary. Cloth. 90 cts.
- Huss's German Reader.** Easy and slowly progressive selections in prose and verse. With especial attention to cognates. Cloth. 233 pages. 70 cents.
- Spanhoofd's Lehrbuch der deutschen Sprache.** Grammar, conversation and exercises, with vocabulary for beginners. Cloth. 312 pages. \$1.00.
- Heath's German-English and English-German Dictionary.** Fully adequate for the ordinary wants of the student. Cloth. Retail price, \$1.50.

Complete Catalogue of Modern Language Texts sent on request.

Beath's Modern Language Series.

ELEMENTARY GERMAN TEXTS.

- Grimm's Märchen** and Schiller's *Der Taucher* (van der Smissen). Notes and vocabulary. *Märchen* in Roman type. 65 cts.
- Andersen's Märchen** (Super). Easy German, free from antiquated and dialectical expressions. With notes and vocabulary. 70 cts.
- Andersen's Bilderbuch ohne Bilder**. With notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt, Washington, D. C. 30 cts.
- Leander's Träumereien**. Fairy tales with notes and vocabulary by Professor van der Smissen, of the University of Toronto. 40 cts.
- Volkmann's (Leander's) Kleine Geschichten**. Four very easy tales, with notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt. 30 cts.
- Easy Selections for Sight Translation**. (Deering.) 15 cts.
- Storm's Immensee**. With notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt, Washington, D. C. 30 cts.
- Heyse's L'Arrabbiata**. With notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt, Washington, D. C. 25 cts.
- Von Hillern's Höher als die Kirche**. With notes by S. W. Clary, and with a vocabulary. 25 cts.
- Hauff's Der Zwerg Nase**. With introduction by Professor Grandgent of Harvard University. No notes. 15 cts.
- Hauff's Das kalte Herz**. Notes and vocabulary by Professor van der Smissen, University of Toronto. (Roman type.) 40 cts.
- Ah Baba and the Forty Thieves**. With introduction by Professor Grandgent of Harvard University. No notes. 20 cts.
- Schiller's Der Taucher**. With notes and vocabulary by Professor Van der Smissen of the University of Toronto. 12 cts.
- Schiller's Der Neffe als Onkel**. Notes and vocabulary by Professor Beresford-Webb, Wellington College, England. 30 cts.
- Baumbach's Waldnovellen**. Six little stories, with notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt. 35 cts.
- Spyri's Rosenesli**. With notes and vocabulary for beginners, by Helene H. Boll, of the High School, New Haven, Conn. 25 cts.
- Spyri's Moni der Geissbub**. With vocabulary by H. A. Guerber. 25 cts.
- Zschokke's Der zerbrochene Krug**. With notes, vocabulary and English exercises by Professor E. S. Joynes. 25 cts.
- Baumbach's Nicotiana und andere Erzählungen**. Five stories with notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt. 30 cts.
- Elz's Er ist nicht eifersüchtig**. With vocabulary by Professor B. W. Wells. 25 cts.
- Carmen Sylva's Aus meinem Königreich**. Five short stories, with notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt. 35 cts.
- Gerstäcker's Garmelshausen**. With notes by Professor Osthaus of Indiana University, and with vocabulary. 25 cts.
- Benedix's Nein**. With notes, vocabulary, and English exercises by A. W. Spanhoofd. 25 cts.
- Benedix's Der Prozess**. With notes, vocabulary, and list of irregular verbs by Professor B. W. Wells. 20 cts.
- Zschokke's Das Wirtshaus zu Cransac**. With introduction, notes and English exercises by Prof. E. S. Joynes, So. Carolina College. 30 cts.

Beath's Modern Language Series.

INTERMEDIATE GERMAN TEXTS. (Partial List.)

- Arnold's Fritz auf Ferien.** With notes by A. W. Spanhoofd, Director of German in the High Schools of Washington, D.C. 20 cts.
- Heyse's Das Mädchen von Treppi.** With introduction, notes, and English exercises by Professor Joynes. 30 cts.
- Stille Wasser.** Three tales by Crane, Hoffmann, and Wildenbruch, with notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt. 35 cts.
- Seidel's Leberecht Hühnchen.** With notes and vocabulary by Professor Spanhoofd, High School, Washington, D.C. 30 cts.
- Auf der Sonnenseite.** Humorous stories by Seidel, Sudermann, and others, with notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt. 35 cts.
- Frommel's Eingeschneit.** With notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt. 30 cts.
- Keller's Kleider machen Leute.** With notes and vocabulary by M. B. Lambert, Brooklyn High School. 35 cts.
- Baumbach's Die Nonna.** With notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt, Washington, D. C. 30 cts.
- Riehl's Culturgeschichtliche Novellen.** See two following texts.
- Riehl's Der Fluch der Schönheit.** With notes by Professor Thomas, Columbia University. 25 cts.
- Riehl's Das Spielmannskind; Der stumme Ratsherr.** Two stories with notes by A. F. Eaton, Colorado College. 25 cts.
- Ebner-Eschenbach's Die Freiherren von Gemperlein.** Edited by Professor Hohlfeld, Vanderbilt University. 30 cts.
- Freytag's Die Journalisten.** With notes by Professor Toy of the University of North Carolina. 30 cts.
- Schiller's Das Lied von der Glocke.** With notes and vocabulary by Professor Chamberlin of Denison University. 20 cts.
- Schiller's Jungfrau von Orleans.** With introduction and notes by Professor Wells of the University of the South. Illustrated. 60 cts.
- Schiller's Maria Stuart.** With introduction and notes by Professor Rhoades, University of Illinois. Illustrated. 60 cts.
- Schiller's Wilhelm Tell.** With introduction and notes by Prof. Deering, of Western Reserve Univ. Illus. 50 cts. With vocab., 75 cts.
- Schiller's Ballads.** With introduction and notes by Professor Johnson of Bowdoin College. 60 cts.
- Baumbach's Der Schwiegersohn.** With notes by Dr. Wilhelm Bernhardt. 30 cts.; with vocabulary, 40 cts.
- Onkel und Nichte.** Story by Oscar Faulhaber. No notes. 20 cts.
- Benedix's Plautus und Terenz; Die Sonntagsjäger.** Comedies edited by Professor Wells of the University of the South. 25 cts.
- François's Phosphorus Hollunder.** With notes by Oscar Faulhaber. 20 cts.
- Moser's Köpfnickerstrasse 120.** A comedy with introduction and notes by Professor Wells of the University of the South. 30 cts.
- Moser's Der Bibliothekar.** Comedy with introduction and notes by Professor Wells of the University of the South. 30 cts.
- Drei kleine Lustspiele. Günstige Vorzeichen, Der Prozess, Einer muss heiraten.** Edited with notes by Professor Wells of the University of the South. 30 cts.
- Heibig's Komödie auf der Hochschule.** With introduction and notes by Professor Wells of the University of the South. 30 cts.





have
imp
pau
nic
riv
aut
have
↑

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

DUE OCT 14 38

